

Africa Review of Books

Revue Africaine des Livres

Volume 11, Number 2

September/Septembre 2015

The Spectre of Biafra

SANYA OSHA

Libye: les entendus d'un «printemps»

AHMED YALAOUI

The Promise of Liberation and the Reality of Oppression

KIDANE MENGISTEAB

Le Congo colonial et postcolonial à travers un survol historique

BEAUDOIN DUPRET

The Unfulfilled Dreams of Democracy

MZUKISI QOBO

Meursault, contre-enquête ou la nécessaire réécriture

FARIDA TILIKETE

ISSN: 0851 - 7592



Editor / Editeur

Bahru Zewde

French Editor / Editeur Francophone

Hassan Remaoun

Managing Editor

Asnake Kefale

Editorial Assistant / Assistantes éditoriales

Manel Sedjai

Samia Benhenda

Cartoon design / Artiste

Elias Areda

International Advisory Board / Comité éditorial international

Ama Ata Aidoo, Writer, Ghana

Tade Aina, Ford Foundation, Nairobi, Kenya

Elikia M'Bokolo, École de Etudes en Sciences Sociales, France

Rahma Bourkia, Université Hassan II, Morocco

Paulin Hountondji, Université Nationale du Bénin, Benin

Thandika Mkandawrie, London School of Economics and Political Science, London, UK

Adebayo Olukoshi, United Nations African Institute for Economic Development and Planning (IDEP), Dakar, Senegal

Issa G. Shivji, University of Dar es Salaam, Tanzania

Paul Tiyambe Zeleza, University of Illinois at Chicago, USA

© CODESRIA 2015. All rights reserved.

The views expressed in issues of the *Africa eview of Books* are those of the authors and do not necessarily reflect those of CODESRIA, FSS or CRASC.

The Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA) is an independent organisation whose principal objectives are facilitating research, promoting research-based publishing and creating multiple forums geared towards the exchange of views and information among African researchers. All these are aimed at reducing the fragmentation of research on the contient through the creation of thematic research networks that cut across linguistic and regional boundaries.

CODESRIA publishes Africa Development, the longest standing Africa based social science journal; Afrika Zamani, a journal of history; the *African Sociological Review*; the *African Journal of International Affairs*; *Africa Review of Books* and the *Journal of Higher Education in Africa*. The Council also co-publishes the *Africa Media Review*; *Identity, Culture and Politics: An Afro-Asian Dialogue*; *The African Anthropologist*, *Journal of African Tranformation*, *Method(e)s: African Review of Social Sciences Methodology*, and the *Afro-Arab Selections for Social Sciences*. The results of its research and other activities are also disseminated through its Working Paper Series, Green Book Series, Monograph Series, Book Series, Policy Briefs and the CODESRIA Bulletin. Select CODESRIA publications are also accessible online at www.codesria.org.

Notes for Contributors

The *Africa Review of Books* presents a biannual review of works on Africa in the social sciences, humanities and creative arts. It is also intended to serve as a forum for critical analyses, reflections and debates about Africa. As such, the Review solicits book reviews, review articles and essays. Contributions that traverse disciplinary boundaries and encourage interdisciplinary dialogue and debate are particularly welcome.

Reviews and essays should be original contributions: they should not have been published elsewhere prior to their submission, nor should they be under consideration for any other publication at the same time.

The recommended length of manuscripts is 3,000 words, with occasional exceptions of up to 3,500 words for review articles or commissioned essays. Notes (which should be submitted as endnotes rather than as footnotes) should be used sparingly.

Manuscripts should begin with the following publication details: title of the book; author; publisher; number of pages; price; and ISBN number.

Manuscripts are best sent electronically as e-mail attachments. If sent by post as hard copy, they should be accompanied by soft version in the MS Word or RTF format. Authors should also send with their submissions their full address and institutional affiliation as well as a short bio-data (including a sample of recent publications) for use on the "Notes on Contributors" section.

Authors are entitled to two copies of the issue of the Review in which their contribution is published.

All communications (contributions, editorial correspondence, books for review) should be addressed to:

Africa Review of Books
Forum for Social Studies
P.O. BOX 25864 code 1000
Addis-Ababa, Ethiopia

Tel: +251-11-6297888/91
E-mail: arb.fss@ethionet.et
www.fssethiopia.org.et

ARB Annual Subscription Rates / Tarifs d'abonnements annuels à la RAL
(in US Dollar) (en dollars US)

Africa Afrique		Rest of the World Reste du monde	
Individual	10	15	Particuliers
Institutional	15	20	Institutions

Advertising Rates (in US Dollar) / Tarifs publicitaires (en dollars US)

Size/Position	Black & White Noir & blanc	Colour Couleur	Format/emplacement
Inside front cover	2000	2800	Deuxième de couverture
Back cover	1900	2500	Quatrième de couverture
Full page	1500	2100	Page entière
Three columns	1200	1680	Trois colonnes
Two columns	900	1260	Deux colonnes
Half page horizontal	900	1260	Demi-page horizontale
Quarter page	500	700	Quart de page
One column	350	490	Une colonne

Advertising and subscription enquiries should be addressed to /
Envoyez vos demandes d'insertion publicitaires ou d'abonnement à :

Publications Programme
CODESRIA, Avenue Cheikh Anta Diop X Canal IV
BP 3304, cP18524/ Dakar, Senegal
E-mail: codesria@codesria.sn
Website: www.codesria.org

© CODESRIA 2015. Tous droits réservés.

Les opinions exprimées dans les numéros de la Revue Africaine des Livres sont celles des auteurs et pas nécessairement celles du CODESRIA, du FSS ou du CRASC.

Le Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA) est une organisation indépendante dont le principal objectif est de faciliter la recherche, de promouvoir une forme de publication basée sur la recherche, et de créer des forums permettant aux chercheurs africains d'échanger des opinions et des informations. Le Conseil cherche à lutter contre la fragmentation de la recherche à travers la mise en place de réseaux de recherche thématiques qui transcendent les barrières linguistiques et régionales.

Le CODESRIA publie une revue trimestrielle, intitulée *Afrique et Développement*, qui est la plus ancienne revue de sciences sociales basée sur l'Afrique. Le Conseil publie également *Afrika Zamani* qui est une revue d'histoire, de même que la *Revue Africaine de Sociologie* ; la *Revue Africaine des Relations Internationales* (AJIA) et la *Revue de l'Enseignement Supérieur en Afrique*. Le CODESRIA co-publie également la *Revue Africaine des Médias*; *Identité, Culture et Politique : un Dialogue Afro-Asiatique* ; *L'Anthropologue africain*, la *Revue des mutations en Afrique*, *Méthod(e)s : Revue africaine de méthodologie des sciences sociales ainsi que Sélections Afro-Arabs pour les Sciences Sociales*. Les résultats de recherche, ainsi que les autres activités de l'institution sont aussi diffusés à travers les « Documents de travail », le « Livre Vert », la « Série des Monographies », la « Série des Livres du CODESRIA », les « Dialogues Politiques » et le *Bulletin du CODESRIA*. Une sélection des publications du CODESRIA est aussi accessible au www.codesria.org

Notes aux contributeurs

La *Revue Africaine des Livres* présente une revue semestrielle de travaux sur l'Afrique dans le domaine des sciences sociales, des sciences humaines et des arts créatifs. Elle a pour but de service de forum pour des analyses critiques, des réflexions et des débats sur l'Afrique. À ce titre, la Revue souhaiterait recevoir des articles critiques, des essais et des comptes rendus de livres. Les contributions qui transcendent les barrières disciplinaires et encouragent le dialogue interdisciplinaire et les débats sont particulièrement les bienvenues.

Les articles critiques et essais devront être des contributions originales : elles ne devront avoir fait l'objet d'aucune autre publication avant d'avoir été proposées, pas plus qu'elles ne pourraient être prises en considération pour d'autres publications au même moment.

La longueur recommandée pour les manuscrits est de 2000 mots, avec d'éventuelles exceptions pour les articles critiques commandités. Les notes (qui devraient être proposées en fin plutôt qu'en bas de page) devront être utilisées de façon très succincte.

Les manuscrits devront commencer avec les détails de publication suivants : titre de l'ouvrage, auteur, éditeur, nombre de pages, prix et numéro ISBN.

Les manuscrits devront être envoyés par courrier électronique de préférence en tant que fichiers attachés. S'ils sont envoyés par poste, ils devront être accompagnés d'une version électronique sur CD enregistrée au format MS Word ou RTF. Les auteurs devront aussi préciser leur adresse complète, leur institution de tutelle ainsi qu'une brève note biographique (avec un aperçu des publications les plus récentes) qui pourra être utilisée dans la section "Notes sur les contributeurs".

Les auteurs auront droit à deux exemplaires de la Revue dans lequel paraîtra leur contribution.

Toutes les communications (contributions, correspondance éditoriale, livres pour comptes rendus) devront être adressées à :

Revue Africaine des Livres
Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC)
Technopole USTO Bir El Djir
B.P. 1955 Oran EL-M'Naouer 31 000 Algérie

Tél: +213 (0) 41 72 06 95 / +213 (0) 41 72 07 03
Fax : +213 (0) 41 72 06 98
E-mail : ral@crasc.dz / revues@crasc.dz
www.crasc.dz

Contents/ Sommaire

Sanya Osha	The Spectre of Biafra	4
Kidane Mengisteab	The Promise of Liberation and the Reality of Oppression	6
Chris Alden	Cuba in Africa	7
Mzukisi Qobo	The Unfulfilled Dreams of Democracy	9
Lansana Keita	Is Good Governance a Prerequisite for Africa’s Development? A Reply to Sundaram and Chowdury	10
Jomo Kwame Sundaram and Anis Chowdhury	A Rejoinder to Lansana Keita’s Reply	12
Ahmed Yalaoui	Libye : les entendus d’un « printemps »	14
Beaudoin Dupret	Le Congo colonial et postcolonial à travers un survol historique	17
Farida Tilikete	Meursault, contre-enquête ou la nécessaire réécriture	19
Samir Rebiai	Modernisation villageoise et idéologie des origines en Côte d’Ivoire	21
Khedidja Mokeddem	Nelson Mandela : se soumettre ou combattre	22

CONTRIBUTORS/CONTRIBUTEURS

AHMED YALAOUI est enseignant aux département de sociologie et des sciences politiques, Université Oran II, Directeur de l’Unité de recherche sur la Traduction et la Terminologie, URTT – CRASC, Oran, Membre de comité de lecture de la revue *Insaniyat*, CRASC Oran, Membre du Laboratoire Culture et politique Université Oran II. Parmi ses dernières publications : « *Les élections en Algérie 1962-2014* », (Sous dir. de Yalaoui Ahmed), Éditions Lallasafia, Oran, 2014, (en langue arabe) ; « Quel(s) rôle(s) pour la sociologie en Afrique », *Revue Africaine des Livres/Africa Review of Books*, volume 9-Numéro 2, septembre 2013.

CHRIS ALDEN teaches international relations at the London School of Economics and Political Science (LSE) and is a Research Associate of the South African Institute of International Affairs (SAIIA) and Visiting Research Associate with the Department of Political Sciences, University of Pretoria.

BEAUDOIN DUPRET est directeur de recherche au Centre national de la recherche scientifique (CNRS), en poste à l’Institut Marcel-Mauss (IMM) de l’Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS) et professeur invité à l’Université catholique de Louvain (Louvain-la-Neuve, Belgique) et à l’Université de Leyde (Pays-Bas). Ses travaux concernent principalement l’anthropologie du droit et des normes en Afrique du Nord et au Proche-Orient.

KHEDIDJA MOKEDDEM est docteure en psychologie clinique, chercheure permanente au CRASC. Parmi ses publications : « le projet de vie des adolescents délinquants » Ed. Dar-El-Hamed, Amane - Jordanie, mars 2014. « Faire renaitre l’Afrique », *Revue Africaine des Livres/Africa Review of Books*, volume 10-no 02, Septembre 2014.

KIDANE MENGISTEAB is Professor of African Studies and Political Science at the Pennsylvania State University. He is author of several articles and books on Africa. His most recent book (2014) is entitled, *the Horn of Africa* (Polity Press).

SANYA OSHA is a research fellow at the Institute for Economic Research on Innovation (IERI), and Centre for Excellence in Scientometrics and STI Policy at Tshwane University of Technology, South Africa. Since 2002, he has been on the Editorial Board of Quest: An African Journal of Philosophy/Revue Africaine de Philosophie. His books include: *Kwasi Wiredu and Beyond: The Text, Writing and Thought in Africa* (2005), *Ken Saro-Wiwa’s Shadow: Politics, Nationalism and the Ogoni Protest Movement* (2007) and *Postethnophilosophy* (2011).

MZUKISI QOBO is an Associate Professor affiliated with the Pan African Institute, University of Johannesburg. He is also a columnist for the Business Day newspaper. His core research focus is on South Africa’s political economy, rising powers, and global economic governance.

SAMIR REBIAI est doctorant en Sociologie. Il est chercheur au Centre de recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle (CRASC d’Oran). Il travaille actuellement sur la question de la territorialité et les appartenances tribales dans le milieu rural. Il a publié : « La fonction médicale de la zaouïa, zaouïa de Sidi Bouziane dans la wilaya de Relizane » (en langue arabe) In : *Savoir et Société en Algérie(S/D)* de Djamel GUERID, Alger, CREAD 2012.

FARIDA TILIKETE est enseignante à l’Université Abdelhamid Ibn Badis de Mostaganem depuis Septembre 2013, membre du laboratoire DPF CC (Didactique des Projets de Formation et Conception de Curricula), spécialisée en sciences du langage.

LANSANA KEITA is Professor of Economics and Philosophy at Kwara State University, Nigeria. He is the author of *Science, Rationality, and Neoclassical Economics*, *The Human Project and the Temptations of Science*, and editor of *Philosophy and African Development: Theory and Practice*.

JOMO KWAME SUNDARAM, prior to joining the United Nations, was Professor of Economics at the University of Western Sydney, Australia, and founding managing editor of the *Journal of the Asia Pacific Economy*. He has published extensively on macroeconomic and developmental issues, including industrial restructuring and human development.

ANIS CHOWDHURRY, has been Assistant Director General, Food and Agriculture Organization since August 2012. He was Assistant Secretary General of the United Nations for Economic Development from January 2005 until June 2012. He has authored and edited over a hundred books and translated 12 volumes besides writing many academic papers and articles for the media.

Africa Review of Books (ISSN No. 0851-7592) is a biannual publication of the Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA). The editorial production of the *Review* is managed by the Forum for Social Studies (FSS), Addis Ababa (Ethiopia), with the active support of the Centre National de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle (CRASC), Oran (Algeria).

La Revue Africaine des Livres (ISSN No. 0851-7592) est une publication semestrielle du Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA). La production éditoriale est dirigée par le Forum des sciences sociales (FSS), Addis-Ababa, Ethiopie, avec le soutien actif du Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC), Oran, Algérie.

Many existing narratives of the Nigerian Civil War remain as contentious as ever. Usually, authors of such accounts of the war were participants in the conflict interested only in soothing their own egos or self-validation. Or else, they have an undisguised ethnic agenda in mind, either as victims or heroes of the war. As such, it is difficult to glean an unbiased picture of what really transpired. Alas, the Nigerian Civil War is a wound that refuses to heal; instead, it becomes really sore at the slightest provocation.

It is quite refreshing to read an account by Michael Gould who is obviously not motivated by the all-too-familiar ethnic sentiments. It would seem that, for a Nigerian, it is impossible to think straight once plunged into the murky historical pool of the war. For many Nigerians, writing about the war is still a deeply troubling exercise and there is usually a partisan dimension to it.

The first *coup d'état* in Nigeria took place on 15 January 1966, and that date is often adopted as the point at which to commence a historical investigation of the causes of the war. The five army majors who hatched the putsch – Alexander Modiebo, Emmanuel Ifeajuna, Hillary Njoku, Ademola Ademoyega and Chukuma Kaduna Nzeogwu – all have their followers and advocates within Nigerian historical circles. Most of them, with the exception of Nzeogwu, have written about their experiences and involvement in the coup. However Ifeajuna's controversial account remains unpublished. The coup plot was eventually perceived in Northern Nigeria as an Igbo attempt at political dominance. A retaliatory coup plot was hatched six months later in July during which the head of state, General Johnson Aguiyi-Ironsi, together with his host, Colonel Fajuyi, were assassinated. In Northern Nigeria, pogroms directed against Igbo indigenes occurred leading to their mass exodus to the East. Lt. Colonel Emeka Ojukwu, entertaining exaggerated fears of genocide, masterminded the secession of Eastern Nigeria from the rest of the country. The war commenced in 1967 and lasted for thirty months.

Indeed, the cumulative effects of the events leading up to the war were quite intense. Equally, the dramatis personae that played various roles in the conflict were colourful and have ended up imbuing the lore surrounding the war with considerable suspense and melodrama.

On the eve of national independence, three political parties dominated the landscape, the National Council for Nigeria and the Cameroons (NCNC), formed by the indomitable Herbert Macaulay and later led by Nnamdi Azikiwe; the Action Group (AG), led by Obafemi Awolowo; and the Northern Peoples' Congress (NPC), headed by the Sardauna of Sokoto, Ahmadu Bello. During the 1959 national elections, the NPC won 142 of the 312 federal seats, the NCNC acquired 89 while AG secured 73 seats. The NPC

and NCNC formed a coalition government and the AG became the official opposition party. But, as the 1964 elections approached, the alliance between the NPC and the NCNC broke down and a breakaway faction of AG led by the premier of the Western region, Samuel Ladoke Akintola, moved to become the NPC's major alliance partner. Akintola's actions were conceived as treacherous by another faction of the

AG which had Awolowo as its leader. Akintola's faction was declared winner of the Western regional elections and this sparked off widespread riots and mayhem in the region. The federal government pronounced a state of emergency while Awolowo was hurled off to jail on charges of treason. Handing out a ten-year sentence to Awolowo only seemed to worsen the unrest in the West and the federal government resolved to quell the riots through armed action named 'Operation no mercy'. The military operation was to occur on the 17 January 1966. This was not to be, as Nigeria's first military coup happened just two days before. Several reasons have been adduced for the putsch:

[...] the 1962 Action Group and parliamentary crisis, the 1962-3 census crisis, the 1964-65 Western region crisis: added to these were the Tiv minority riots in 1960-61 and 1964-65, both being ruthlessly suppressed, and the quota system in the army, favouring the recruitment of Northern Nigerians which allowed for political bias and patronage. These together with the underlying historic causes of ethnicity, religious diversity, British divisive rule and political instabilities after the colonial period, all added up to the potential for coups and revolution (p. 27).

'Operation Damissa', which is the name for the coup, failed partly because it was carried out by a rebellious faction of the army as opposed to an overwhelming majority. However, the political turmoil in the West abated. The five rebellious majors who hatched the coup plot were more or less left off the hook by General Johnson Aguiyi-Ironsi, who assumed the helm in the affairs of the country following the demise of the First Republic. Ironsi has been described as a simple, poorly educated soldier lacking the degree of political acumen necessary to lead an entity as conflict-prone as Nigeria. Part of his

undoing stemmed from his inability or unwillingness to persecute the coup plotters. In addition, by enforcing Decree 34, which sought to transform the country from a federation to a unitary state, he fanned fears concerning a perceived Igbo drive to dominate other ethnic groups. Ahmadu Bello, Tafawa Balewa, the prime minister, and Samuel Akintola,

who were all key political figures, lost their lives during the coup. No Igbo leader of similar stature was sacrificed, thereby subsequently provoking the ire of Northerners. Incidentally, the plotters had intended to install Awolowo as the country's leader had they succeeded. This intent has tended to imbue the plot as a whole with genuine radical or revolutionary fervour.

On 28 July, Ironsi and his Western Nigeria host, Lt. Fajuyi, were arrested and then assassinated by a posse of soldiers led by Lt. Yakubu Danjuma. This was seen as a retaliatory coup by the North to resume its dominant position on the Nigerian political landscape. After much haggling inside a barrack, Yakubu Gowon defeated Murtala Mohammed, 'a rather hot-headed and unpredictable Northern officer' (p. 32) and assumed the mantle of leadership of the country. Lt. Colonel Odumegwu Ojukwu, the military governor of the Eastern region, felt Gowon had no authority to rule over him. Immediately, it became evident that the two military leaders were not about to get along. Ojukwu was clearly confrontational while Gowon's more compliant nature only seemed to embolden the former. Ojukwu's blatant insubordination definitely made matters worse; Ojukwu reportedly remarked: 'Militarily Gowon is not my superior and the question of acknowledging him does not arise' (p. 32). Ojukwu was not prepared to serve under Gowon and could only treat him as an equal, which from the point of view of running a country was quite untenable. Ojukwu's aggressiveness enraged Murtala Mohammed, who was serving in Gowon's military council. Meanwhile, in Northern Nigeria, the massacres of Igbo indigenes continued, which in turn gave Ojukwu a lot to rail about.

After Isaac Adaka Boro attempted to get the Niger Delta region to secede from the federation during the rule of the recently killed Ironsi, Gowon was compelled to create additional states bringing the total number to twelve.

This measure was meant to counteract the administrative and political inflexibilities of a unitary state. This did not go down well in the Eastern region, which made public its own intention to secede. But even before this disconcerting declaration of intent, in the early shaky days of Gowon's rule, Northern Nigeria had also wanted to sever itself from the federation and only the intervention of Francis Cummings-Bruce, the British High Commissioner, dissuaded the emirs and political leaders from embarking on such a move. Gould avers that had Cummings-Bruce not intervened, Nigeria would likely have become a confederation in a manner Ojukwu would have found acceptable. As political wrangling as to what to do with the country persisted, the killings of the Igbo occurred in towns and cities such as Makurdi, Minna, Gboko, Gombe, Jos, Sokoto, Kaduna, Kano, Zaria, Oturkpo, Bauchi and Zungeru. There were conflicting accounts as to the actual number of Igbo killed during the spates of mass violence, with Ojukwu claiming that as many as 7000 Igbo indigenes were murdered. Chinua Achebe, in *There Was a Country*, provides the figure of 30,000. These contradictory figures were employed for propaganda purposes in underscoring the plight of Easterners within the supposedly hostile federation of Nigeria. Easterners were then called upon to return to their homeland to avoid being killed in other parts of the country. Again, the number of returnees or, in this case, refugees who complied remains controversial. Some accounts claim a figure of 150,000; some others put it at 300,000, while Ojukwu held on to a figure of two million.

In March 1967, Aburi, Ghana, was chosen as the place to trash out the misunderstandings between the Igbo people led by Ojukwu and the Nigerian government represented by Gowon. Ojukwu went to Aburi with a well-defined agenda in mind. He and his colleagues wanted to secure recognition of Eastern independence on the part of the Nigerian federal government. Gowon, on the other hand, arrived at Aburi with no such fixed agenda but rather a willingness to confer informally with the aggrieved Easterners. Unfortunately, Gowon failed to understand let alone abide by the spirit of the Aburi Agreement which was meant to guarantee the relative independence of Eastern Nigeria.

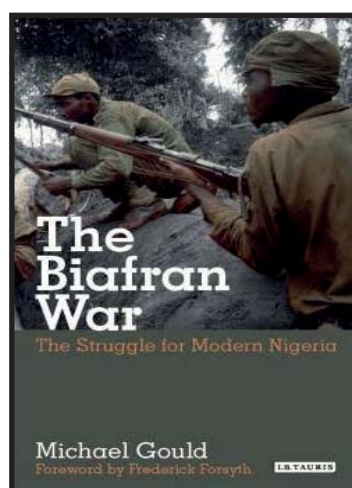
Finally, the existence of the Republic of Biafra was announced on 3 June 1967. Neither Biafra nor Nigeria can be said to have been prepared for war. Biafra had more Sandhurst and Mons trained military officers, a factor which certainly resulted in the prolongation of the conflict. Much-needed and valued manpower had been lost during the two coups preceding the war. On both sides, the actual men who fought the war were usually poorly educated and ill-equipped. In addition, the field commanders who led troops on both sides often lacked combat experience.

The Spectre of Biafra

Sanya Osha

The Biafran War: The Struggle for Modern Nigeria, by Michael Gould

I.B. Tauris, 2013, pp. 258, \$12.34, ISBN 978-1-76076-463-4



On 9 August, a Biafran offensive led by Colonel Victor Banjo attacked the Mid-West region. Banjo's rag-tag troops encountered virtually no resistance from the region then governed by Lt. Colonel David Ejoor. Ejoor was not able to resist the Banjo-led offensive because he was out-voted by his Igbo-dominated cabinet. But in only securing the region and not venturing farther afield, and instead seeking some sort of rapprochement with the federal government, Banjo departed from the Biafran script.

It has also been pointed out that he harboured personal ambitions that did not augur well for the overall Biafran objective. Judging from Wole Soyinka's account (*You Must Set Forth at Dawn* (2006)), Banjo represented a 'Third Force' that would have saved Nigeria from itself. Soyinka acted as a go-between between Banjo and Olusegun Obasanjo (later, at various intervals, military and civilian ruler of Nigeria) in passing on their respective views and positions, a role which earned him a twenty-seven month incarceration from the federal authorities. In the long run, Banjo failed to head for Lagos, the then capital of the country, and the Biafran offensive collapsed. Ojukwu and the Easterners generally felt betrayed and the term 'saboteur' came to acquire a particularly ominous ring. Banjo was subsequently recalled to the Eastern region, where he was executed for treason. Gould argues that Banjo's dithering had proved costly in that he could have easily succeeded in over-running the Western region and Lagos, which would have profoundly altered the outcome of the conflict. The federal side seized upon Banjo's failure to launch its own concerted offensive. Biafra, on its part, never attempted to conduct an all out campaign through the Nigerian lines and instead stuck to the strict policy of defending its territories.

As casualties mounted on the Biafra side, its war propaganda machinery kicked into gear, branding military action by the federal side as calculated acts of genocide. It did this by displaying droves of kwashiorkor-ridden infants on the verge of physiological collapse across graphic white and black TV screens. For the most part and for a while, the global media bought this largely overblown propaganda which played well for Biafra. It was hard to substantiate most of Biafra's claims regarding genocide but there were a couple of notable reprehensible acts of brutality by federal forces. In Benin and Asaba, federal troops were said to have machine-gunned all identified Biafran males for no reason other than their ethnic origin. These extreme cases have continued to linger in the minds of survivors, casting a shadow over the tortuous path to reconciliation and total collective healing.

Oftentimes, the lines of battle kept shifting, with people residing on either side conducting their lives on which ever part of the divide they chose. What were termed 'attack markets'

emerged to establish new lines of interaction between Biafra and Nigeria:

Indeed as dusk approached both sides would lay down their arms, a local market would be set up and trading for locally produced food and drink for both sides would take place. These 'attack markets' were endemic throughout the war and throughout Biafra's borders, satisfying Federal troops' demands for food, drink and local women and creating income which helped sustain the Biafran economy (p. 83).

Gould reveals several instances of Biafran resilience and inventiveness. However, he equally recounts 'the lack of co-ordination and communication within the state through all the functions of government filtering across all strata of Biafran society' (p. 88). In a similar vein, mistrust and suspicion existed between the civilian population, the bureaucracy and the officer corps, with a large part of it stemming from the Mid-West invasion debacle. Gould goes to considerable lengths to describe the Biafran chains of command and bases of authority, taking care to explain their particular characteristics and weaknesses. If a lack of understanding could be said to have existed between the military corps and the civilian population, the same cannot be claimed to have existed within intelligence services, which were quite efficient in penetrating federal lines and gathering useful information.

The war created a couple of notable war heroes. Colonel Joe Achuzia, an unconventionally trained officer (his prior war experience came from his involvement in the Korean War courtesy of the British, although no records of his being commissioned were ever found) who caused a lot of havoc on the federal troops. Achuzia was very popular within Biafra for his boldness and resourcefulness and for fanning hopes that Biafra could actually emerge victorious. On the federal side, Colonel Benjamin Adekunle came across as a daring, flamboyant soldier who was distant and harsh to his troops, especially if they happened to be insubordinate. Adekunle had to assemble the Third Commando Division out of an unsavoury assortment of convicts, ex-convicts, students and different social miscreants, which of course would have made the task of maintaining discipline particularly difficult. Before the war was concluded, the immensely popular Adekunle was recalled from the front on account of what many perceived to be his growing fame.

Murtala Mohammed, on the other hand, proved to be costly in terms of the lives of troops and in being unable to circumvent the wily Achuzia. Before the outbreak of hostilities, Mohammed had bragged that he could successfully run through Biafran troops and territory in a matter of weeks. Of course, this remained a mere boast. Biafra enjoyed some strategic advantages over the fed-

eral side in that it had the support of the local population and its troops had a more in-depth and reliable knowledge of the topography. The federal troops on the other hand stuck to the main routes in Biafran territory, thereby making them considerably more vulnerable. Another weakness of the federal troops that Biafran soldiers were able to exploit was the lack of co-ordination amongst the three major formations. Given this state of affairs, Biafran troops were able to infiltrate federal ranks almost at will and cause significant damage. Miscommunication and rivalry among the federal divisions resulted in severe setbacks. Accordingly:

... as the war progressed the divisional commander's style of independence proved to be ambivalent. Undoubtedly Adekunle enjoyed some spectacular successes at Calabar, Port Harcourt and Aba, but in an attempt to take Umuahia and Uli, in competition with his rival, Murtala Mohammed, the commander of the First Division, he lost Owerri. Murtala also exercised autonomy from Lagos over his command, but he enjoyed less success than Adekunle. On three occasions he failed to take Onitsha against the redoubtable Joe Achuzia's forces (p.105).

By mid 1969, Gowon had recalled all three divisional commanders of the federal side whose independence had become a threat to the federal authorities. Adekunle was bitter until the very end at his removal, which he perceived as an act to deny him the ultimate fruits of victory at the termination of the conflict. The conflict itself was eventually a long drawn-out one owing to Biafra's employment of 'attack markets', boy soldiers and what has been described as a 'superb intelligence network'.

On the international front, Tanzania, Gambia and Ivory Coast all recognised the existence of Biafra which provided an important moral boost. Sudan and Niger, both predominantly Islamic states, also sympathised with Biafra probably due to its being the underdog. As for the federal side, Britain remained supportive for a while. However, seeds of disintegration were sown in the Biafran resistance when Nnamdi Azikiwe, the former Nigerian head of state, proposed a fourteen-point plan in 1969 as an alternative to Ojukwu's uncompromising stance. Within the Biafran enclave, Azikiwe's position served to undermine Ojukwu's previously unquestioned authority. In spite of the setback to Ojukwu's dominance, throughout the war, his position was considerably more secure than that of Gowon, who had to contend with a fair range of hostile forces and interests on the federal side. In Biafra, a unit called the Research and Production (RAP) under the leadership of Colonel Ahanya was established to assist in the war effort. The unit was responsible for the invention of a rep-utably lethal mine, the 'Ogbunigwe',

which literally means 'kill them plenty'. Such resourcefulness on the part of Biafra served to prolong the conflict. It has also been advanced that Biafra received military supplies from Portugal and France, which must have had a significant impact on the conflict. Ojukwu's consistently skilful manipulation of Biafran propaganda also brought along useful humanitarian assistance and support within international circles.

Gould then turns to the principals of the conflict – Gowon and Ojukwu. Gowon is described as 'unassuming, diligent, preserving, compromising, religious, a "doer" rather than a "creator", a great family man, not endowed with a great intellect, but intelligent and caring' (pp. 152-53). Perhaps these were the qualities a complex political entity such as Nigeria needed during the trying times of the civil war. The very diverse nature of the country undoubtedly required personalities who were able to find common grounds amid ceaselessly brewing conflicts. Gowon's pacifist inclination might have been unduly exploited by Ojukwu but it was what most certainly undermined whatever genocidal intent the federal side might have harboured. After the war, Gowon was ousted from power by his rival Murtala Mohammed in 1976. Six months later, Mohammed himself was assassinated in a coup plot and Gowon, being suspected of involvement in the coup, had to spend several years in exile in Britain. When he returned to Nigeria, he resumed a simple life devoid of ostentation.

Ojukwu's character and lifestyle could not have been more different from Gowon's:

His new home is very imposing, with large reception rooms, richly furnished and well appointed, indeed the dining room could accommodate some fifty people and the main reception room could comfortably hold a social occasion for 100. He has a substantial number of servants tending visitors' needs and his home gives the impression of ostentatious wealth, but tempered by his delightful, beautiful, and gracious young wife and his precocious young children (p. 155).

Ojukwu's haughty demeanour undoubtedly contributed to the breakdown of relations between himself and Gowon. Gowon, on the other hand, was perceived as weak in many quarters, which was why he was seen to be unable to control his ruinously ambitious and independent-minded divisional commanders. But the reality was that Gowon had to tread on very slippery grounds, not having properly established his authority within the military command structure after a very hard fought coup d'état. There were moves within the army to unseat him; there was an aggrieved Northern political elite that was still reeling from the deaths of Ahmadu Bello and Tafawa

Balewa; and there was the question of resurgent Easterners bent on secession after the massacres in the North. Unquestionably, these problems could not have been dealt with in a heavy-handed manner as a lot of tact and diplomacy were required to hold the combustible fragility of the nation in place. In this respect, perhaps Gowon's supposed dithering and indecision were useful in that they averted igniting an already highly inflammable scenario.

The war created a behemoth out of the Nigerian army, which spiralled from 10,000 soldiers at its beginning to 200,000 at its height. In both civilian and military mindsets, it led to the erro-

neous impression that the military had answers to sociopolitical problems and that force was always a useful approach to pursue. Of course, this culminated in more coups, more bloodshed and more deaths, the cost of which cannot be easily computed. In other words, the war resulted in the militarisation of society and also, in a way, partial societal amnesia. Ultimately, what ought to be remembered about the conflict is that:

It proved to be a strange war in some respects. There were no major set battles, as was the case in World War II. It was a war of minor skirmishes, short, sharp confrontations and localised

incursions with ever changing boundaries, both sides being in the ascendant and descendent in almost equal measure throughout the campaign. In spite of there being some 300,000 troops eventually involved in the war for both sides, total casualties could have been as few as 30,000 (p. 3).

Gould's account of the Biafran war possesses strengths that many Nigerian studies lack. First of all, he is not hampered by the prejudice of ethnicity that tends to compel many authors to write from highly ethnicised perspectives. Indeed, undue ethnicisation and politicisation are challenges that mar

most Nigerian accounts of the civil war. Secondly, he was able to conduct interviews with many principal personalities of the conflict, notably, Gowon, Ojukwu, Adekunle, Achuzia, Adeyinka Adebayo, Cummings-Bruce, and Danjuma. This alone is commendable. In sum, here is an analysis of a war that continues to open fresh wounds when mentioned, told by an outsider who apparently has nothing to gain but the truth, told for once without the impediment of seeking to score cheap political points, or having needlessly to pacify bruised and over-ambitious egos that would rather not be assuaged.



The Eritrean People's Liberation Front (EPLF), which successfully brought about the country's independence, was expected by the overwhelming majority of the country's citizens to build a democratic state that liberates and transforms society. As the authors of this book note, many observers also saw the country during the early years of its independence as a promising "model of African renaissance". Roughly two decades later, however, Eritrea is widely regarded as one of the most repressive authoritarian states in the world.

The EPLF, as a liberation front, was a highly centralized military organization that did not tolerate any dissent. With the country's independence the Front changed its name to the People's Front for Democracy and Justice (PFDJ), with the aim of signaling its transition from an armed liberation front to a governing political party that would bring about development with democracy and justice. Unfortunately, the Front failed to shed its highly centralized structures, which was perhaps, essential for its success during the war. Failing to transform its structures of centralization, the PFDJ continued to suppress dissent and to bar other organizations from participation in the country's political affairs. As it erected a monopoly of the country's political life it slid into a cruel betrayal of the liberation goals of the 30-year armed struggle for which thousands of patriots sacrificed their lives. In less than a decade after independence, the once very popular EPLF metamorphosed into a highly repressive organization completely inept in establishing inclusive governance and unwilling to build the structures of a democracy-fostering state.

The authors of this book grapple with this dramatic shift in Eritrea's political developments and their impacts on society. The book revolves around two interrelated principal objectives. One is to describe the type of state structures the ruling party has imposed on the Eritrean population and the magnitude of repression and human rights violations perpetrated by the Eritrean state upon its citizens. The second objective is to explain how a once

The Promise of Liberation and the Reality of Oppression

Kidane Mengisteab

The Africa Garrison State: Human Rights and Political Development in Eritrea

By Kjetil Tronvoll and Daniel R. Mekonnen

James Currey, 2014, pp. 212, ISBN-13: 978-1847010698

hugely popular liberation front came to establish a "garrison" state characterized by (1) a totalizing political ideology that does not allow any political organization other than the ruling PFDJ party and (2) a repressive personal rule devoid of the rudimentary principles of the rule of law and relies on violence to crush any dissent against its decrees and policies.

The book is organized into eleven chapters. The first chapter introduces the objectives and organization of the book and defines the concept of garrison state, which serves as the theoretical anchor for the analysis. Chapters two through ten build up empirical and analytical support for the claim that the Eritrean state equates to a garrison state. More specifically, chapters two and three examine the workings of the country's judiciary and the state of rule of law. Chapters four through six examine the structures of totalitarian rule that the EPLF has erected and its obliteration of the country's civil society. Chapters seven, eight, and nine discuss the persecution of ethnic and religious minorities, such as the Kunama, the Jeberti, and the Jehovah's Witnesses and social groups, including journalists, human rights defenders, and dissenters of the PFDJ. Chapter ten revisits the book's conceptual framework to ascertain that Eritrea matches the criteria of a garrison state. The concluding chapter makes a modest attempt to suggest some policy recommendations to change the country's current predicament.

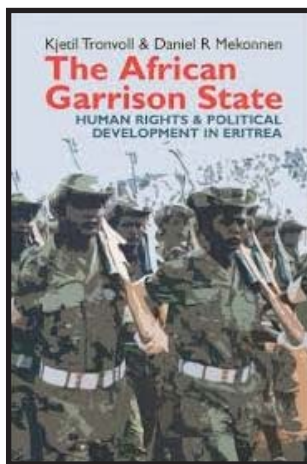
The modern state is composed of a set of interlocking organizations that include the government with its executive,

legislative, and judiciary branches, the constitutional court, the security forces, the bureaucracy, the central bank, the electoral commission, the auditor general and others, depending on the political system. A democracy-fostering state establishes structures that allow its different constituent organizations to enjoy a measure of independence from each other (and especially from the executive branch) in performing the tasks within their spheres of authority and ensure horizontal accountability by acting as checks and balances on each other. In an authoritarian political system, by contrast, the roles of all the different organizations of the state would be concentrated in a single organization, the executive, or an individual leader. In such a situation there would be little distinction between the state and the government, or even between the state, the government, and the individual leader.

As the authors of this book ably show, the EPLF has created a highly centralized authoritarian state dominated by the individual leader, who is accountable to no one. Since the country has no functioning national assembly and the government has not implemented the 1997 ratified constitution, the president functions as "the premier de facto law-making body" He serves as the party chairman, head of state and government, and commander in chief of the armed forces. He also controls the judiciary since he appoints and dismisses chief justices. The Special Court that he has created with hand-picked judges with little legal training also operates outside the judicial system undermining the

integrity of the regular courts. The country has not had any presidential elections since its de facto independence in 1991 and, as noted already, political parties and independent civil society organizations are not allowed. Under such concentration of power, there is little to restrain the president's power. For all practical purposes he is the government and the state. In the absence of any structures of accountability, there is also little to protect citizens, especially those who express dissent, from excesses of the government and from violation of their human and civil rights. Dissenters are imprisoned for decades without formal charges let alone trials. Various human rights organizations, including Amnesty International, Human Rights Watch and the UN Human Rights Commission have documented various forms of torture. The number of political prisoners is unknown but many observers view the country as an 'open-air-prison'. The authors meticulously document such violations by the regime. Perhaps the single largest group whose human rights are grossly violated is the country's youth, who are locked in an open-ended national service with minimal pay and often forced to provide free labor in the firms controlled by the PFDJ or firms associated with it. Some are said to have been kept in the service of over a decade wasting their productive age unable to develop skills and careers or to support their families. Since the conscripts are given little education beyond High School or skill training, the country is also losing the opportunity to build up human capital that would be essential for its development. It is also losing labor power as the youth are fleeing the country in large numbers. There is little doubt that the disruption in human capital development is certain to retard the country's development for years to come.

In general the authors provide a very strong documentation of the regime's human rights violations. In a few cases, however, the book either fails to provide a historical perspective or reliable empirical evidence on the allegations of abuse targeted at certain ethnic identities. The claim that the government targets the Kunama is a good example. There is little doubt that the regime suppresses any



dissent regardless of the ethnic or religious affiliation of the actors. The regime's victims of abuse come from all corners of Eritrea. If groups or individuals express any dissent it matters little whether they are from the Highlands or Lowlands or if they are Moslems or Christians. Rather, what seems to matter is the presence or perceived presence of dissent and how dangerous the government perceives the dissent to be. The alleged collaboration of some Kunama with Ethiopia during the wars between the two countries, of course, is bound to attract the government's wrath. Yet, alleged collaborators from other ethnicities are also not spared. The authors' claim that the government targets the Kunama, thus, needs more concrete and comparative evidence than is provided in the book.

The authors' claim that the state expropriates land from the Kunama also lacks both comparative evidence and historical perspective. The Italian colonial state, like many other colonial states in the African continent, expropriated much of the land in Eritrea's lowlands and placed it under state control (*demaniale*). By contrast in the highland areas, the colonial

state expropriated only pockets of land, perhaps due to the population density in those areas. The Eritrean state, like many other post-colonial states in Africa has failed to restore land appropriated by the colonial state back to its rightful owners. Instead, it promulgated a land reform proclamation, which transferred control of all land to the state. Despite the proclamation, however, land use rights in the highlands largely remain in the villages while in the lowlands the state has used some formerly *demaniale* land for expansion of commercial farming and for settlement of returning refugees, infringing on the customary use-rights of pastoralists in the lowlands. There is little doubt that there prevails inherited injustice with respect to land in the lowlands and it needs serious attention. However, the authors fail to give this historical perspective of the land tenure problem in the lowlands, including the Kunama areas. They also do not provide any data on how much land has been alienated from the Kunama relative to those from other ethnic identities in the Gash Barka and Semhar regions of the country, where the land was brought under state control by the colonial state.

Similarly, the authors give little historical background on how the Jeberti (Moslem minorities in the Christian dominated highlands) came to be denied access to land in Highland Eritrea. Historically land in the highlands is generally under the control of villages or kinship groups. In order to get access to use-rights of land one has to be native to the village or a member of the kinship that controls a parcel of land. Villages hardly have the authority to deny any native person access to land for changing one's religion. It is also not customary for villages or kinship group to give land to non-natives or non-members regardless of how long they live in the villages. It would have been a useful contribution for the authors to clarify how the Jeberti came to be denied access to land in the highlands. In any case, landlessness of the Jeberti precedes the Eritrean state.

Another important omission by the book is that it does not explain why the Eritrean population has failed to prevent the emergence of such a repressive regime or why the regime continues to garner support from segments of the Eritrean population, including those in the diaspora, despite its record of repression.

The factors may be several; however, the regime has ably exploited the existing 'no-peace-no-war' situation with Ethiopia to divert attention away from domestic repression. It is likely that the country's security risk is viewed by many to be a greater concern than domestic repression even though domestic repression also puts the country's security at risk.

Despite the identified limitations the book makes a valuable contribution in explaining Eritrea's political structures and their repercussions. It provides readers with meticulous documentation of Eritrea's dismal human rights record. Readers will obtain a clear understanding of why so many young Eritreans leave their country fleeing the open-ended compulsory national service that forces them to provide free labor in the firms controlled by the PFDJ. The government claims that the refugees are economic migrants leaving the country for better economic opportunities neglecting the fact that open-ended compulsory service denies the young people the opportunity to work and lead normal life during their productive years.



The end of Portuguese colonialism ignited the dormant liberation struggles in South Africa and in neighbouring Namibia. Cuba was, as Piero Gleijeses argues in this important exposition on the topic, the catalyst for the transformation of the region from one dominated by white settler minority rule to single party constitutional democracies led by the former liberation movements. The author's careful use of archival material and interviews from the three main protagonists – Cuba, the United States and South Africa – is the key distinguishing feature of this authoritative account. Covering one and a half decades, the book describes in great detail the policy initiatives, debates and reactions as the three capitals sought to shape the politics of a region on the cusp of change.

Cuban foreign policy towards Southern Africa comes across as the personal initiative of the country's iconic leader, Fidel Castro. His intimate involvement is evident in all significant decisions on Cuban policy, be they military, diplomatic or economic in orientation. The book puts paid to the idea, so prevalent in the West during the Cold War, that Cuba was 'a client state' acting on behalf of the Soviet Union in the region. In fact, Gleijeses documents a number of critical divergences between Havana and Moscow over the initial intervention in November 1975 and the handling of the attempted coup by Nito Alves aimed at ousting the MPLA leader Agostino Neto from office four years later.

At the same time, it is clear that the ability of Cuba to sustain its costly intervention in Angola was a function of Castro's revolutionary vision and the concomitant willingness of Moscow to

maintain general financial and economic support for the island nation throughout this period. Beyond Havana's military commitment, which turned the tide in 1975 and grew to nearly 50,000 troops in the latter stages of the conflict, support for the embattled MPLA-led government came from the secondment of hundreds of Cubans to various positions within key ministries, as well as the health and social services sectors. Their puritanical voluntarism provided vital assistance in restarting economic activity and played a critical role in staving off an internal coup from the aforementioned MPLA dissidents in 1979. Nonetheless, the book explains how, once the immediate threat to MPLA rule had passed, the government in Luanda began to replace most of its Cuban advisors – with the notable exception of the military contingent which remained vital to regime survival in the face of South African military intervention and support for UNITA – the counter-revolutionary opposition.

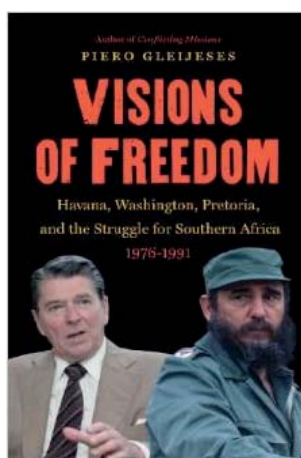
For South Africa's apartheid government, the task through the last fifteen years of apartheid was fundamentally a defensive one, figuring out how to hold on to power while recognising the necessity of

Cuba in Africa

Chris Alden

Visions of Freedom: Havana, Washington, Pretoria and the Struggle for Southern Africa, 1976-1991, By Piero Gleijeses

Wits University Press/University of North Carolina Press, 2013, pp.655, ISBN 978-1-86814-749-6, \$35.40



some form of acceptable political compromise with an apocryphal majority of 'moderate blacks' based on continuing white domination. In this context, many of the approaches instituted in Namibia by Pretoria – from counter-insurgency policies to reformist initiatives – were efforts at experimenting and refining policies that could eventually be applied back at home. When it came to Namibia, this took the form of a destabilisation policy aimed at bringing about a severing of Luanda's support for SWAPO (and the ANC) while introducing an 'internal solution' based on the leadership of the multi-racial Democratic Turnhalle Alliance under white leadership.

From Pretoria's perspective, the forward strategy in Angola and the alliance with UNITA succeeded in buying it significant time to pursue its preferred domestic policies. Ultimately, however, the contradictions inherent in maintaining forms of racially-defined minority rule determined its failure, as witnessed by SWAPO's electoral sweep into power in 1989 (replicated by the ANC in South Africa's democratic elections in 1994). As a result, the primary function of the South African Defence Forces (SADF) was to hold back the tide of liberation through a

series of military incursions into Angolan territory and targeted operations against SWAPO and the ANC bases there. The seasonal pattern of invasions and the push back by combined Cuban and Angolan forces, alongside with Soviet support and involvement, came to a halt with the loss of South African air superiority in 1987. Thereafter, Pretoria came to realise that South Africa would have either to incur significant costs to hold on to its position in Namibia or come to a negotiated settlement with its enemies.

The United States approached the regional contestations from the dual perspective of a conservative Cold War lens that was increasingly tempered during this period by liberal desires to end apartheid in South Africa. The unusual constellation of South African, Chinese and US backed 'counter-revolutionary forces' in Angola in 1975 aimed at thwarting the MPLA takeover gave way to 'constructive engagement' under President Reagan which sought to rollback Cuban and Soviet involvement in Angola by backing South African and UNITA military forces. At the same time, US policy makers brought selective public pressure to bear on Pretoria to embark on gradualist domestic reforms that would usher in democracy (as well as ease criticism of US foreign policy from domestic and international audiences). As Gleijeses demonstrates in *Visions of Freedom*, analysts within the US State Department and Central Intelligence Agency carefully assessed the moves of the Cuban and South African governments, measuring the degree to which these contributed towards realising American policy aims.

Gleijeses's description of the parallel story of US-Cuba relations – which included episodes of near diplomatic

normalisation such as discussions held by President Jimmy Carter that were ultimately thwarted by Cuban intervention in Angola – and the part that it played in determining official reactions to events in Southern Africa and his integration of this neglected dimension is an important addition to our understanding of Washington's policy towards Southern Africa. Negotiating a withdrawal of Cuban forces from Angola thus became the lynchpin for regional change for Washington, combining all key aspects of US concerns that shaped its approach towards Southern Africa at the global, regional and even domestic levels

Perhaps one of the most arresting findings of the book is the policy debates in Havana and the ancillary discussions in Pretoria on a possible Cuban military incursion into Namibia. Weighing in on the controversial claims of South African military apologists that the battle of protracted campaign at Cuito Carnavale was a victory, Gleijeses presents compelling evidence that all parties understood that, whatever their interpretation of the specific event, it was a harbinger of a strategic shift in the overall nature of the conflict against apartheid South African interests. The South African Defence Forces' (SADF) hubris, reflected in the official statements and local media reports at the time, disguised deep disquiet at the loss of air superiority, spiralling costs in white soldiers' lives and equipment that a robust defence of northern Namibia would require. Cuba's willingness, however, to engage in a posture of strategic ambiguity as to whether it would instigate an invasion mirrored growing alarm in Pretoria

and Washington as well as Moscow as to the implications of such action.

The building of an airport 125 kilometres from the Namibian border by 250 Cuban construction workers in June 1988 laid the major South African military facilities open to air strikes. In fact, Castro told his generals: 'We do not intend to cross the border with troops... we may cross it with special forces, with scouts and so on, but an invasion of Namibia with ground units would be something else... In this war... we will cross the border more than once, but by air' (p. 454). SWAPO, the Namibian liberation movement, was ecstatic as the possibility of deploying force without fear of South African aircraft or helicopter. Pairing this assessment with public disclosures in the South African media that the key reason Havana did not order pressing the military campaign further was the fear that the South Africans would be compelled to use their nuclear device to halt the drive, makes for sobering reflection.

There are unanswered questions and analytical inferences that come out of this study. For instance, the trial and execution of the senior Cuban General Arnaldo Ochoa in the immediate aftermath of the draw down of Cuba's military presence in Angola, is perplexing. As Gleijeses himself notes, the actual reported acts of corruption he was accused of were relatively minor in scale and would imply a less drastic official reaction to someone who was a national war hero. Were there other reasons that Castro had to undermine Ochoa?

Another intriguing fact that Gleijeses hints at is that the withdrawal of Cuban

advisors in Angola corresponded with the rise of rent-seeking conduct on the part of the MPLA elite. Was this a necessary step to remove Cubans (and other outsiders) in order to assert national control over policy making and implementation or was the glimmering of financial opportunities the more important impulse? It would be interesting to explore this transitional moment in greater detail to see just how decision making at the top may have laid the foundation for the corrupted Angolan petro-state. Finally, as the commentary above implies, the author's decision to focus on external powers (plus South Africa's National Party government) inevitably serves to diminish the significance of African agency in this context.

There is another dimension worth mentioning with respect to Gleijeses's book. In the contemporary technology-induced narcissistic climate that celebrates the uncritical use of the internet as a self-sufficient research resource, there are worrying signs that academia's next generation of students appear to be fast losing the skills and drive necessary to do genuine archival research. Gleijeses reminds us that the hard work of trawling the archives and corroborating perspectives and events through interviews is a requisite process needed to make tangible gains in our understanding of history. The author even goes so far as to supplement his key sources with an examination of archives in countries as diverse as Zambia and Canada, effectively triangulating evidence and opening up other perspectives on the ongoing struggle in the region. (The latter source contained, in Gleijeses's succinct judgment, 'little of relevance to this book', but the point is he took the

trouble to find out). This determination to get to the 'truths' as understood by the protagonists allows the reader to hear, in their own words, the contemporary assessment of challenges and possibilities for action, and it should be applauded.

Finally, as the actual participants of that transformative period die and their experiences fade for the Southern African public, the supplanting of historical memory by official liberation narratives in Angola, Namibia and South Africa, which elevate the role of the party and liberation icons in the transformation of regional politics, is underway. Gleijeses's account reminds us that the liberation movements, not only the MPLA but also the military wings of SWAPO and the ANC, were highly dependent on financial and logistical support from foreign backers. Indeed, the conclusion one is left with after reading *Visions of Freedom* is that they would not have succeeded without the sustained military involvement of Cuba and its leader. If one considers that the South Africa's destabilisation campaign in the early 1980s was successful in neutralising the ANC in Mozambique (and to a large degree in Zimbabwe), it would not be stretching the imagination too far to think that, without Cuban military support, Angola too would have gone the way of compromise with Pretoria. How this would have affected the eventual outcome of South Africa's liberation struggle is interesting to speculate. In all these respects, Gleijeses's monograph makes a serious and lasting contribution to our understanding of this period in Southern African history and his findings stand out as a testimony to the vital necessity of such work.



MÉTHOD(E)S

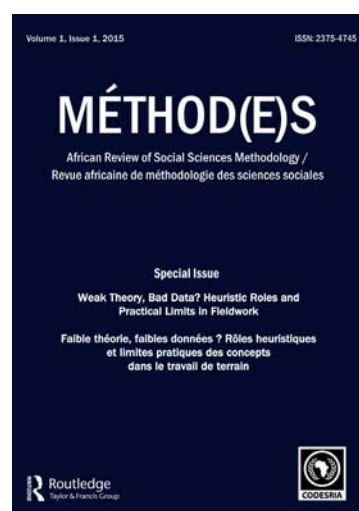
African Review of Social Sciences Methodology / Revue africaine de méthodologie des sciences sociales

Méthod(e)s: is a bilingual, international multidisciplinary journal publishing articles on social sciences research methodology in English and French. The journal also welcomes during the first stage of its selection process paper proposals in Arabic, Spanish, Portuguese and Mandarin Chinese. The journal publishes original research articles in thematic special sections: field research, review articles, guest papers, features and book reviews. We are particularly interested in contributions dealing with concrete research processes that are not limited to simple descriptions. We also welcome theoretical analyses from any discipline in the social sciences and humanities relating to methodological issues.

Méthod(e)s: est un journal bilingue, multidisciplinaire et international, qui publie, en anglais et en français, des articles sur la méthodologie de la recherche en sciences sociales. Le journal accepte également, durant la première étape de son processus de sélection, des propositions d'articles en arabe, en espagnol, en portugais et en chinois mandarin. La revue publie des articles originaux au sein de rubriques: dossier thématique, recherche de terrain, « guest paper », varia, notes critiques et recensions. Nous sommes particulièrement intéressés par des contributions traitant des processus concrets de la recherche allant au-delà de la simple description. Nous considérons avec intérêt les analyses théoriques venant de toute discipline des sciences sociales et des humanités en relation aux questions méthodologiques.

ISSN: 2375-4745

Pages: 285



Violences basées sur le genre

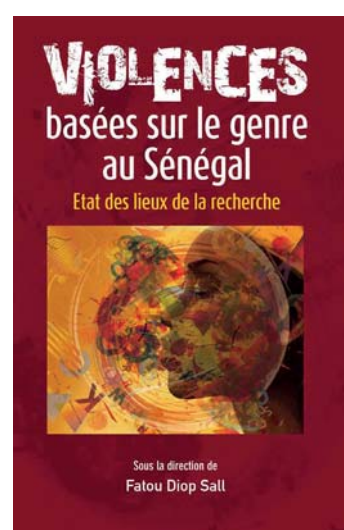
Etat des lieux de la recherche

Sous la direction de Fatou Diop Sall

Les mécanismes de lutte contre les VBG sont plus basés sur des principes que sur des pratiques. Il y a peu d'actions et plus de théories sur la vulnérabilité, le genre, les rôles sociaux et économiques des femmes, les systèmes de protection sociale, la promotion de la femme, entre autres axes d'intervention, etc. Actuellement, les VBG et les stratégies déployées de part et d'autre pour y faire face apparaissent sous des formes multiples. Si les stratégies pour contrer les VBG ont connu des évolutions, c'est parce que les types et formes de violences n'ont cessé de proliférer. Certaines catégories de VBG remontent à des périodes historiques parfois très lointaines. Face à l'ampleur et à la recrudescence des VBG, relatée presque chaque jour dans les médias, la communauté internationale s'est mobilisée ces dernières années contre ce phénomène. Il faut également noter la mise en place d'un dispositif juridique et réglementaire au niveau international et des Etats pour combattre le fléau. Parallèlement aux cas évoqués quotidiennement par les médias, des études ont aussi révélé la recrudescence des VBG au Sénégal comme partout ailleurs. C'est autour de ce paradoxe que s'interroge ce rapport qui décrit les violences basées sur le genre et les dynamiques qui les favorisent. En outre, il identifie les principaux leviers et les acteurs sur lesquels on peut s'appuyer pour mieux combattre ces violences dans la sauvegarde de la dignité et de la personne humaine.

ISBN : 978-86978-612-7

Pages : 94



It is now three years since the police gunned down 34 mine workers in Marikana, a mining area that is situated along the platinum belt in the Northwest province of South Africa. This incident took place against the background of boiling hostilities, initially triggered by strikes over low wages. This was also punctuated by violent tensions between two rival unions – the National Union of Mine-workers (NUM), which is an affiliate of the Congress of Trade Unions (COSATU), an ANC-aligned federation; and the Association of Mine Workers and Construction Union (AMCU), an independent and radical union whose leader had broken away from NUM. The employer – London Mining (or Lonmin in short) – boasted as one of its shareholders a leading figure of the ruling African National Congress and currently South Africa's deputy President, Cyril Ramaphosa. An important detail is the fact that Ramaphosa was once General Secretary of NUM. While Ramaphosa and senior state officials were exonerated by a commission of inquiry that was appointed by President Jacob Zuma to conduct an investigation into developments around the Marikana massacre, many questions regarding the line of authority to undertake such a large-scale violence remain unanswered. What is clear, and this is the point made towards the end of the book under review, is that the ruling ANC has become unhinged from its intimate links with the poor and downtrodden. The interests of its leaders and factions that are drawing benefits from business links have taken centre stage.

The tragic events of Marikana cast a gloomy cloud over South Africa. It drowned the innocence and idealism that was brought about by the first democratic elections in 1994 with the unveiling of a new constitution with a Bill of Rights in 1996. The values that the ANC once professed are no longer the guiding compass of its governance. It is worth pointing out that the Marikana incident was by no means an isolated one; but it was the first that witnessed vicious state-sanctioned violence unleashed upon workers who were voicing their grievances for higher wages. Mine workers in South Africa still live under wretched conditions and earn a pittance in comparison with workers in other mining jurisdictions, while mine bosses pay themselves extravagant bonuses.

At any given month in South Africa, there are various demonstrations of dissent by a public that has become dissatisfied with the poor state of public service delivery, rising corruption, and underperformance of local government authorities and other state agencies. Social tensions have been compounded by the sluggish growth of the economy (at 2% or below in the past three years), with levels of inequality unparalleled in the history of the country. South Africa is currently the most unequal country in the world.

The South Africa of today is not the South Africa that was characterised by

boundless optimism in 1994. There is a feeling that ordinary citizens occupy a secondary place to those who are politically connected and have found a way of using their political credentials to climb the social ladder either through bureaucratic channels or using the Black Economic Empowerment (BEE) scheme.

John Saul and Patrick Bond bring all of this under intense scrutiny. They offer a critical observation of how the governing elites in South Africa have veered off course and abandoned the values they professed in the early 1990s. This is not a book that deals with abstract ideas, although it is suffused with scholarship. Most importantly, it presents the real human struggles at the heart of a changing South African political economy and is written from a perspective that is sympathetic to the socially excluded.

Saul and Bond's account of South African history begins at the moment the Dutch captain Jan Van Riebeeck landed on the Cape shores in 1652, through the assertion of English dominance, especially intensified with the discovery of diamonds in the Kimberly area and gold in the Transvaal, up to the 1970s and beyond. The discovery of gold and diamonds transformed South Africa's economy in ways that were never imagined before. Before mining, the country was pastoral, the predominant sector of the economy being wool and wine trading in the Cape, and the political system fragmented. The discovery of minerals transformed British interest in South Africa from just being preoccupied with securing sea lanes, with the Simons Town naval base as a flagship, to a more commercially and politically-oriented obsession. Kimberly and Transvaal would turn out to become the battle grounds of power struggle between the English and the Boers (Afrikaners). It also laid the seeds for what was later to become the apartheid system under successive Nationalist Party governments.

Conquest and dispossession of the African population became the essential feature of the construction of modern South Africa and its political institutions. Despite the Anglo-Boer War, which lasted no more than 3 years, much of what characterised South Africa's social relations was the assertion of racial dominance over the black majority by successive white minority governments. Even after the end of the Anglo-Boer war, there were intermittent tensions

between the Afrikaner political elite and English capital over the contribution of the major mining companies towards a developmental strategy to build state-driven industrialisation and empowerment of the Afrikaner business interests. Yet still, the two groups shared a similar view

regarding the subjugation of the black majority, regarding them as less of a political agency and more of a reserve labour to serve white men's economic needs.

The mining activities have played a pivotal role in the structuring of the country's political economy up to the present.

South Africa's spatial organisation, infrastructure, and social relations were fundamentally determined by the industry. Various discriminatory laws, from the heyday of British imperialism in the 19th century to the emergence of official apartheid, initiated by the Nationalist Party government in 1948, are well summarised in the work.

The work also provides a rich historical context to introduce a complex discussion on the emergence of a counter-movement in the form of the African National Congress, which is today the governing party, and various agencies of resistance, such as trade unions and other civic movements. The ANC in particular evolved as a group of largely missionary-educated and conservative elite that sought inclusion in the franchise.

The earlier ANC resistance was carried out not so much to overhaul the political and economic template, but to achieve reformist objectives that would, for example, see qualified franchises retained and extended nationally. Sending deputations that expressed allegiance to the British Queen was for some time the ANC's preferred method of protest.

Over a long period of time, especially between the 1920s and the mid-1940s, with growing political consciousness and gradual radicalisation, the organisation would assume a broad-based appeal and articulated universalist discourse of rights for the African people in general. Township unrest in the 1940s expressed this incipient radicalisation, culminating in the Defiance Campaign of 1952 and later the banning of the ANC and other organisations. This interregnum was also shaped by the show of militancy expressed through the black workers strikes in the late 1940s.

The book avoids a one-sided account of a neat path of resistance against apartheid and capitalism; instead, it takes a critical look at the tensions that were present within the trade union movement and the liberation movement both before and during its three decades in exile. Much of the historical detail that the authors cover in this book has been adequately discussed by various historical or political economy texts before. What is however fresh about this work is the engaging and consistently critical style with which it is written. For readers who are not familiar with this history – or who have only been exposed to a different perspective of it – the book is an important reference point for an alternative analysis of South African history. It paces through the various phases of South African history, and tries to cover as much ground as possible, connecting the past and the present.

Apart from this, there are a number of gaps in the work that are worth highlighting. The first is that the discussion of the early history of South Africa does not always hang together coherently, in a way that takes the reader along to demonstrate a connection between the current political settlement in South Africa and the evolution of the political culture and systems in the past. With the exception of the substantial section – the first quarter of the book – that deals with the pre-1970 period, the rest of the work is presented as individual essays that lack a common thread. In fact, there is not one distinguishable argument, but many. The uneven voices of the two authors interrupt the flow, the tone and the coherence of the work.

Some assertions in this work are weakly substantiated and rushed. To take one example: the bold assertion that the authors make that '...the ANC has merely subordinated the others to its own option of party self-aggrandizement and global neoliberalism' implies that other social movements lacked an independent agency and self-determination and were simply corralled by the ANC to its own narrow agenda.

The assertion that the ANC initiated political demobilisation could have been buttressed by allusion to the instruments through which the ANC achieved such demobilisation. Various leaders of the United Democratic Front (UDF), and broadly the Mass Democratic Movement, voluntarily abandoned the path of civic mobilisation in favour of the quasi-modern hegemonic political party that the ANC was to become. If grassroots activists, and leaders of the UDF, did not acquiesce in absorption into ANC's chosen political strategies, they would have simply continued or given birth to similarly powerful social movements that do not follow the ANC's embrace of parliamentary processes.

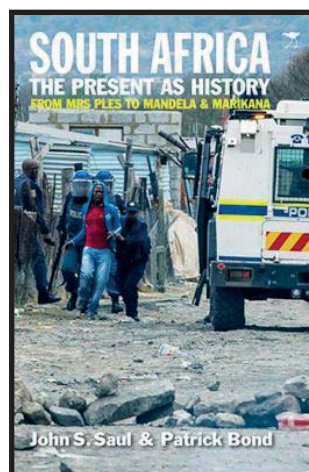
Saul and Bond over-romanticise the UDF and grassroots movements. It is important to point out that the UDF was not entirely unadulterated. Various excesses were committed in

The Unfulfilled Dreams of Democracy

Mzukisi Qobo

South Africa: The Present as History by John S. Saul and Patrick Bond

James Currey, 2015, +302 pages, ISBN: 978-1-84701092-6, £40



its name. Some would argue that these were aberrations, but they brought about indelible psychological scars on many. Many individuals suffered the wrath of the ‘comrades’, including the lynching with car tyres (‘necklacking’) of those accused of collaborating with the apartheid security forces, in some cases without sufficient evidence. There was also the reign of terror unleashed by UDF-aligned youth activists who organised themselves into self-defence units in various townships. Some of them took on the role of a moral police force, in some cases dictating the dress code of women, acceptable forms of hairstyles and the quantities of alcohol that should be drunk. Perhaps the UDF had outlived its transformative purposes. Its leadership was losing control over a growing mass movement. It was bedeviled by factionalism or regionalism. It is possible that its continuation could have bred reactionary forms of politics and uncontrollable militias in the townships. Its demobilization, though mainly self-inflicted, also signaled the end of an era.

There is also a simplistic current that permeates the book, suggesting that the ANC was a project of global capital and was socialised in a linear fashion into neo-liberal thinking to protect the interests of the ruling class. What this analysis overlooks is that there was, in any case, limited space for the ANC to adopt policies that were hostile to capital in the early 1990s, given the ANC’s inexperience and the shifting global ideological pendulum towards global neo-liberal thinking. There is hardly any country that was not affected by this wave.

The continued use of the tag of neo-liberalism today as a form of criticism of public policy and government action often lacks nuance. Even the authors use it willy-nilly as a shortcut to avoid grappling with the complexity involved in the implementation of public policy and the creative tension that results in managing an array of social relations – in particular labour and capital – by the state. In some instances, this ‘neoliberal’ pejorative tag is used as a substitute for analytic rigour and as a crutch for those who are convinced, on the basis of slim evidence, that private capital acts as an organised secret society and a proprietor of government policy.

There were intermittent tensions between the ANC and sections of white capital, in particular finance and mining capital, from the late 1990s. The relationship between the state and capital became particularly frosty when the insurer Old Mutual and Anglo American Corporation de-listed from South Africa and preferred to use London as a primary listing.

In other areas, legislative measures that overturned the old order mining rights, which had resided with the mining houses, to a new order where the state would take custodianship, were clear indicators of tensions between the ANC government and capital. There are currently on-going tensions between government and the mining sector, with the minister of mineral resources having threatened to terminate the mining licenses of some companies. The fact that the two actors are fighting out their battle in court over a government regulation

that forces mining companies to adhere to their social obligation is hardly a sign of a state that is in the pockets of capital.

Where Saul and Bond are perhaps correct in their observation is that individual leaders of the ANC have used their privileged political positions to gain access to commercial resources. Through BEE schemes, they have become shareholders in white-owned companies, Ramaphosa being a case in point. In other instances, these leaders are offered Board positions in blue chip companies. But this hardly amounts to an entire governing party being in cahoots in the interest of big capital.

The ANC government instituted policies such as employment equity, labour relations act, and broad-based BEE laws, to the chagrin of big business in general and foreign capital in particular. Such laws would not exist if the state was, in the crude Marxist sense, an executive of capital. There certainly are instances where government safeguards the interests of capital, but not as an end in itself but because doing so is essential for leveraging resources to expand economic activities and creating employment. In some instances, government protects the interests of workers and consumers through a competition policy. Yet in others, government protects workers through labour regulatory regime or public interest provisions during mergers and acquisitions.

Further, there is a large state sector, or state-owned enterprises, that co-exist with private enterprise. There has also been much unravelling of the initial template

of economic policy that was proposed by the International Monetary Fund and the World Bank in the formative years of South Africa’s democracy. There is a great deal of emphasis today on industrial policies and a gravitation of diplomatic relations from the West towards countries that present themselves as offering an alternative to the West – China and Russia. On competition policy issues, for example, the state has fearlessly taken on big business for either price fixing activities or collusive behaviour, despite their protestations and marshalling of legal force.

The relationship between the ANC and capital is a lot more complex than the version offered by Bond and Saul. Where the book demonstrates most convincing analysis is with respect to institutional failures of the state to perform its constitutional obligation towards the poor – in particular delivery of housing and other basic social services. Government’s wastage on various ‘white elephants’ that have nothing to do with improving the overall quality of life, as well as pervasive corruption, are well-documented and forcefully argued in this work.

However, the conceptual linkages between the different themes – from the making of South Africa to Marikana and ‘recolonisation of South Africa’ – are very weak. Despite these gaps, the book provides an interesting re-reading of South African history and is an important addition to a growing literature that seeks to understand how South Africa came to be where it is today; and why the dreams of the majority of its citizens remain unfulfilled more than twenty years after the attainment of democracy.



Jomo Kwame Sundaram and Anis Chowdury argue in their article ‘Is Good Governance a Pre-requisite for Africa’s Development’ (*Africa Review of Books*, volume 9, number 2 - September 2013) that the thesis put forward by influential sectors of the donor community that ‘good governance’ entailing rule of law, well-defined property rights, minimalist government, government transparency, free and fair democratic elections, independent press and media, minimal corruption, liberal market economic operations, and the like, constitute the best way forward for developing countries. This thesis has been touted by the OECD countries and the World Bank. Sundaram and Chowdury (henceforth S&C) argue, on the other hand, that ‘good governance’ is neither necessary nor sufficient for economic growth and development. In this regard, their opposing viewpoint is consistent with similar views expressed by ‘leading development experts on Africa’ who argue that ‘African countries badly need to embark on processes of economic transformation, not just growth, and they are not helped to do

Is Good Governance a Prerequisite for Africa’s Development? A Reply to Sundaram and Chowdury

Lansana Keita

so by insistence on prior achievement of good governance, meaning adoption of institutional “best practices” that have emerged in much richer countries’ (S&C: 4). A preliminary observation is that some might be inclined to construe this observation as rather condescending in that countries that casually accept rent-seeking practices involving corruption – one of the anathemas of ‘good governance’ – are not expected to change such institutional practices as one of the preconditions for development.

Sundaram and Chowdury begin their analysis with the observation that ‘Effective government or good governance matters, but it is not obvious or clear what that means’ (S&C: 4). The authors then cite the World Bank’s Worldwide Governance Indicators (WGIs) which advised developing countries to heed ‘45

aspects of good governance’ (S & C: 4). This number of aspects, according to the authors, grew to 116 by 2002, thereby leading to some confusion as to the meaning of the term ‘good governance’ itself. The authors then cite researchers such as Melissa Thomas (2010) who is ‘highly critical of the definitional changes which have taken place. She points out that there is a substantial difference between measuring something and measuring perceptions of it. For example, perceptions of crime risk have been shown to be quite different than [sic] actual crime levels’ (S & C: 4). But the analogy is not apt in this instance. The instances of inefficient and good forms of governance are easily tracked and measured. There is no basis for confusing ‘perceptions’ and ‘actualities’ when the issue concerns governance. The vast

governance gap between countries such as Norway and Equatorial Guinea, and between New Zealand and Gabon, is palpable. In fact, one just has to consult the UNDP’s Human Development Index tables and apply Gini coefficients to all those countries in the lowest rank, the countries of ‘low human development’. The same comparative metric principles also apply to countries such as Nigeria and South Africa. The truth is that the peoples of all countries have a fairly accurate idea of whether their governments operate on the principles of ‘good governance’ or not.

There are other critiques of the ‘good governance’ thesis that Sundaram and Chowdury cite such as Rothstein and Teorell (2008), who argue that ‘good governance’ and ‘quality of government’ discussions are rather remiss in ‘addressing the issue of what constitutes QoG [quality of government] in the first place. They identify at least three problems with existing definitions: they are *extremely broad*, or are *functionalist* (e.g., “good governance” is “good-for-economic development”) or only deal with

corruption. The problem with broad definitions is that if good governance or QoD is everything, then maybe it is nothing' (Rothstein and Teorell 2008: 168) (S&C: 4). Other similar references are made, all in support of the thesis that 'governance is neither necessary nor sufficient for African economic development'. Apart from the claimed fuzziness of the term 'good governance' itself, the authors cite other researchers who point to other more important considerations to explain Africa's present economic state. They cite Sachs *et al.* (2014:121-122) who claim that poverty is the crucial variable in explaining why there is little growth in a number of African countries. Thus 'governance reform' will do little to overcome the present impasse. But the result of presenting such alibis as explanation for Africa's growth problems mainly evade the issue and lead inevitably to a kind of cognitive agnosticism on the requirements for African development.

Sundaram and Chowdury also argue that there are indeed a few countries that have flouted good governance prescriptions and have managed to 'grow from poverty to prosperity in the last half century' (S&C:5). Yet such countries are not named. Presumably, reference is to South Korea and Taiwan. But these two countries are special cases because during their years of growth both were shepherded by the United States in its ideological conflict with the Soviet Union. This meant that there were regular flows of financial capital into both countries and U.S. markets were open to their exports. South Korea was being primed to match North Korea, while Taiwan was played off against the People's Republic of China. In the case of South Korea, there was indeed corruption but it was 'dividends corruption' rather than 'looter corruption'. In the former case, corruption took the form of transfers of a certain percentage of profits earned by private corporations to government officials. In the latter, there was the outright looting of state coffers by government officials (Wedeman, 1997).

The upshot of the discussion offered by Sundaram and Chowdury is that African governments somehow constitute special cases that should not be subjected to governmental standards similar to those applied to, say, the OECD countries on their paths to development. Yet, one might want to consider developed countries with impressive per capita GDPs such as Iceland, New Zealand, and Singapore that were not advantaged with great natural resources and have quite different cultural backgrounds. Consider their respective per capita GDPs and human development rankings as expressed in the UNDP's Human Development Index (2013): Iceland (\$35,116, ranked 13th), New Zealand (\$32,569, 7th) and Singapore (\$72,371, 9th). These three countries did indeed satisfy most of the basic requirements for 'good governance' as the argument goes. As in the case of South Korea, they started off their economic careers

relatively underdeveloped. The authors cite Jeffrey Sachs (2012) who writes that a number of African countries are just too poor to grow, regardless of whether or not they satisfy good governance criteria (S&C: 5).

What is missing in all this is that Sundaram and Chowdury fail to acknowledge the subtext that lies at the heart of the 'good governance' recommendations. Ever since the independence years, Western lending agencies have been touting the virtues of 'good governance' according to the principles of neoliberalism. These principles as promoted by international lending agencies such as the IMF, the World Bank, and donor countries stress free market economics, minimal government intervention in the economy, and encouragement of direct foreign investment. This was the basis for the opposing views expressed by the Berg Report (1981), produced by Elliot Berg of the World Bank, and the Lagos Plan of Action (LPA, 1980), produced by the OAU and reissued by the United Nations Economic Commission for Africa. In theory, the LPA stressed a Pan-African self-sufficiency where eventual industrialisation would be the goal in economic contexts where governments would have important roles to play. The implicit subtext here is that 'good governance' is essentially a code phrase for a particular kind of government, that is, neoliberal government.

In this regard, it is instructive to distinguish between 'good government' and 'good governance' to understand more fully what is actually being debated. The former applies to the particular structure of government while the latter applies to the process of governing. Of course, there are normative considerations here which I would explain as follows. 'Good government' could be defined as 'government that garners maximal consensus in terms of societal acceptability'. This is based on the assumption that the vast majority of humans are by nature risk averters in terms of their decision making. Thus the kind of government that satisfies the optimal well-being of the social majority would be considered 'good government' by most. An example would further illustrate this point. Consider the hypothetical case of an individual, A, who is offered the following options: flip a coin with the following payoffs; heads will earn \$5 million while tails would earn \$1 million; or flip another coin with \$15 million for heads and \$0 for tails. Given that humans in general are risk averters, most individuals would opt for the first option on the ground that whether heads or tails there will be some gain. It is the same with governments: governments that guarantee minimal insurance for the majority would be preferable to ones that do not. This is what is meant by 'good government'. This idea resembles somewhat the Rawlsian idea of a 'veil of ignorance' according to which the hypothetical individual enters society not knowing

his or her wealth or other status. Such an individual would certainly wish that social guarantees would be put in place that would maximise his or her worst possible conditions. In real economic terms, this is what obtains for those nations that are highest on the UNDP's Human Development Index list. Their governmental structures are founded on the principle of social and economic maximisation. This would also imply that there are forms of government that are non-optimal as is implicit in the 'good governance' thesis propounded by international agencies such as the IMF and the World Bank. This is reflected in countries with Gini coefficients that range from 0.65 to 0.99. Yet such vast disparities in wealth and welfare distribution would not be in conflict with the kind of 'good governance' structures touted by its promoters. The point is that those who argue for 'good governance' rarely take such issues into consideration. Evidently 'good government' is distinct from 'good governance'.

The same could be said for the idea of 'good governance' in terms of governmental process. In this instance, 'good governance' would not refer to any form of governmental structure but to the efficiency with which governmental processes are executed. In this instance, corruption and other forms of rent-seeking are not to be countenanced. It is on this issue that those who argue for 'good governance' may have a point. Corruption may be excused if its impact is benign in nature, that is, unearned gains as economic rent find local investment outlets. The fact is that 'bad governance' in the form of rampant corruption, abuse of the law, abuse of the principle of governmental transparency, and so on, strongly impede balanced developmental agenda. So the best governmental combination for economic growth and development is 'good government' combined with 'good and effective governance'. Other combinations would yield sub-optimal results.

Sundaram and Chowdury emphasise their critique of the 'good governance' mantra when they write with reference to Gray and Kahn (2010) that 'Regardless of their political structure, successful developing countries have had high levels of political corruption, typically

necessary for political stabilization through patron-client networks. Hence, adapting governance capabilities to the specific conditions of African countries is very different from the exclusive focus on democratization, decentralization or anti-corruption that the good governance approach espouses' (S&C: 6). But the authors do not name such countries.

First, it should be noted that the countries that are viewed as developed are in a continuous phase of development as they adapt to new technologies and new economic arrangements. At one point in time, they were also viewed as 'developing'. Take the cases of Iceland, New Zealand, Singapore, Norway, Denmark, Taiwan, South Korea, and Hong Kong [ex-colonial enclave]. It is not the case that such countries were plagued excessively by corruption. If countries like Iceland, Norway, and New Zealand found democratic politics and non-corruption useful in their modernising goals, then why not the nations of Africa? Second, it is time that the countries of Africa break away from the dependency connections with the so-called donor nations and the paternalistic hegemony that institutions such as the IMF and the World Bank exercise over Africa's economies. Thirdly, the authors fail to point out the neoliberal economic ideology that serves as the subtext for the 'good governance' thesis. The origins of the present situation go back to the Lagos Plan of Action recommendations versus those of the World Bank's Berg Report. The Lagos Plan of Action has been shelved and replaced by NEPAD, which in turn endorses the 'good governance' programme. The political economy of African development should not be a reactive one based on whether African governments conform or not to IMF and donor-countries' ministrations but one based on how to formulate independently proactive theories and recommendations that would apply comprehensively to all the countries of the AU, as the Lagos Plan of Action did in embryonic terms. Merely focusing on the 'good governance' mantra, with critical authority granted to theorists who are themselves within the neoclassical economics optic, does not really advance Africa's developmental agenda.

References

- Berg, Elliot, 1981, 'Accelerated Development in Sub-Saharan Africa: An Agenda for Action', Washington, D.C., the World Bank.
- Sundaram, Jomo K. and Chowdury, Anis, 2013, 'Is Good Governance a Prerequisite for Africa's Development', *Africa Review of Books*, vol. 9, 2.
- United Nations Economic Commission for Africa, 1980, *Lagos Plan of Action for the Economic Development of Africa, 1980-2000*.
- Wedeman, A., 1997, 'Looters, Rent Scrapers, and Dividend Collectors: Corruption and Growth in Zaire, South Korea, and the Philippines', *The Journal of Developing Areas*, 31, 457-458.



Lansana Keita provides some interesting perspectives in critically reviewing our ‘Is Good Governance a Pre-requisite for Africa’s Development?’ Nevertheless, Keita’s position and conclusion are not really different from ours. Although Keita believes that we fail to see it, we agree that ‘The implicit subtext here is that “good governance” is essentially a code phrase for a particular kind of government instead, that is, neoliberal government’.

It seems that our arguments are not clear, or that Keita has misunderstood us. We certainly do not discount the importance of ‘good governance’ or ‘effective’ government, as Keita seems to imply. Our main contention, as the title of our article implies, is that what is widely deemed to be ‘good governance’ is not a pre-requisite for development. Rather, we contend that ‘good governance is neither necessary nor sufficient for development’.

Keita complains that we did not provide a list of countries which have developed despite ‘bad’ governance, or lack of ‘good’ governance. Keita thinks that Taiwan and South Korea fit, but we would add many others including the People’s Republic of China, most countries in Southeast Asia, Bangladesh and others. Ethiopia and a few other

African countries are also growing rapidly despite their poor governance indicators.

These cases suggest that large-scale institutional transformation – of the type envisaged by the good governance agenda – is not a prerequisite for getting growth going. Poor countries suffer from a multitude of constraints, and effective growth acceleration interventions should address the most binding of bottlenecks sequentially, not all at once.

Poor governance in general may be the binding constraint in some countries, but certainly not in the countries growing rapidly despite poor governance. Thus, broad good governance reform is neither necessary nor sufficient for growth. It is not necessary, as the examples of Bangladesh, China, Vietnam and Ethiopia suggest, and certainly not sufficient, as it is difficult to sustain governance improvements without growth.

Keita cites the high correlation between low human development and inequality (Gini) to claim that ‘The truth

is that the peoples of all countries have a fairly accurate idea of whether their governments operate on the principles of “good governance” or not.’ The correlation suggests a relationship which is circular or dialectical, rather than unilinear, but it is not clear how it demonstrates that people know if a country is well governed. We agree that many people are often aware of certain kinds of corruption, but it does not follow that people are aware of all types of corrupt practices, even in seemingly well governed societies. But more importantly, OECD, World Bank, Transparency International and other such rankings of corruption, are rarely based on popular perceptions; rather, they are generally based on foreign investors’ perceptions.

Furthermore, Keita implies that the lack of good governance results in low human development and high inequality. In fact, all developing countries score badly on good governance measures and all developed countries do well. The measures do not correlate with inequality or poverty, let alone growth rates.

Hence, low human development or high inequality cannot be attributed to the lack of good governance. As a matter of fact, low human development, high inequality and poor governance all typically reflect the same underlying malaise, i.e. the lack of development.

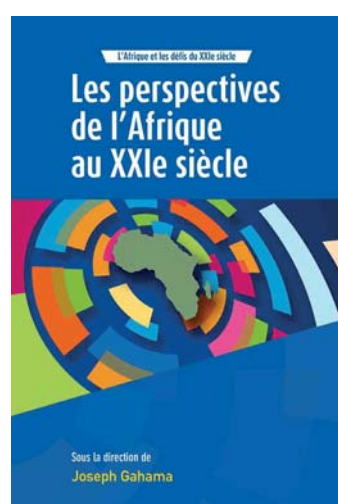
Also, we are neither condoning corruption nor are we against improving governance. All we are saying is that these goals are better achieved and sustained through development. What matters most is the ability of governments to address critical binding constraints to growth.

There is no *a priori* ‘one-size-fits-all’ solution. Hence, developing governance capabilities for the specific conditions and challenges of particular African countries can be very different from the focus on democratization, decentralization or anti-corruption that the typical good governance approach espouses.

Also, pursuing the good governance agenda does not come cheap, and many poor countries simply do not have the resources, both financial and human, to be able to implement such agendas. And since neither growth nor development necessarily follow from improved governance, the lack of good governance in itself is rarely the binding constraint to sustainable development.

Correction

Garth Le Pere would like to retract the claim he made in his review of Stephen Ellis’s book, *External Mission: ANC in Exile 1960-1990* (*Africa Review of Books*), Volume 10, Number 1 (March 2014), that the biography of Oliver Tambo by Lulli Callinicos (*Beyond the Engeli Mountains*) is not listed in the bibliography when actually it is.



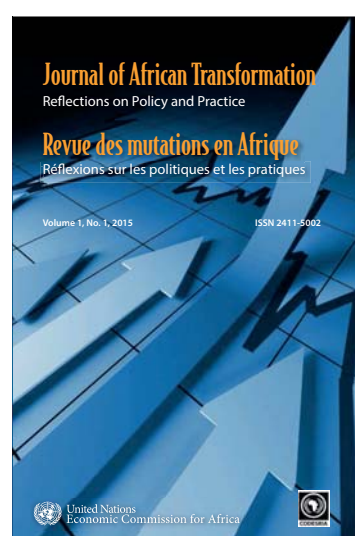
Les perspectives de l’Afrique au XXIe siècle

Sous la direction de Joseph Gahama

Au travers des études de cas, ce livre analyse quelques perspectives de l’Afrique au XXIe siècle. Il ne se contente pas seulement de revenir une fois de plus sur les défis auxquels fait encore face ce continent comme les problèmes de pauvreté, de santé et particulièrement du VIH- SIDA, de conflits et de violences, de mauvaise gouvernance et de marginalisation par rapport au reste du monde. Il montre que l’Afrique dispose de nombreux atouts qui lui permettent d’entrer avec optimisme dans le nouveau millénaire. Les contributions présentées dans cet ouvrage montrent des indicateurs qui laissent présager un avenir meilleur : elles insistent notamment sur la nécessité de réinventer le futur de l’Afrique et proposent la promotion d’un vaste projet intégré de société africain dans lequel les populations sont invitées à se prendre en charge elles-mêmes pour arriver à leur développement et épanouissement.

ISBN : 978-86978-605-9

Pages : 128



Journal of African Transformation

Reflections on Policy and Practice

Journal of African Transformation is an inter-disciplinary peer-reviewed journal published by the Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA) and the United Nations Economic Commission for Africa (ECA). Established in 1973, CODESRIA is a Pan-African organization seeking to contribute to the building of more economically prosperous and politically stable and open societies in Africa through the promotion of basic research in the social sciences.

La Revue des mutations en Afrique est une revue scientifique interdisciplinaire publiée par le Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA) et la Commission économique des Nations Unies pour l’Afrique (CEA). Fondée en 1973, le CODESRIA est une organisation panafricaine qui cherche à contribuer à l’édification de sociétés ouvertes en Afrique, économiquement plus prospères et politiquement stables, à travers la promotion de la recherche fondamentale en sciences sociales.

ISSN: 2411–5002

Revue des mutations en Afrique

Réflexions sur les politiques et les pratiques

Pages: 184



Fourth CODESRIA Conference on Electronic Publishing

Theme: *The Open Access Movement and the Future of Africa's Knowledge Economy*

Dakar, Senegal March 28-30 2016

CALL FOR PAPERS

The Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA) hereby announces the fourth in its electronic publishing conference series. This year's theme focuses on the open access publishing model with particular attention to its possible impact on the future knowledge economy in Africa. CODESRIA promotes social science research and knowledge production and the publication and dissemination of research outcomes, and organises forums for discussing research findings and sharing of ideas to **influence the improvement of the living conditions of African populations.**

The Open Access Movement is a timely initiative to transform global relations and means of knowledge production, dissemination and use based on the power of information technologies to enforce free and timeless flow of scholarly content. Using digital media to circulate scholarly information creates direct linkages between scholars/authors and the public, facilitating a free flow of ideas and information vital to the process of scientific inquiry, and the ability of individuals and communities and institutions to address economic, environmental and social development issues, both regionally and globally.

Alongside this consciousness, however, the alarming serial crisis, namely historically royalty free, freely peer-reviewed and publicly-funded scholarly publications were no more accessible to the public on the ground of soaring cost. The biggest and richest universities in the world were closing their branch libraries and had cut their subscriptions because the prices of journals were rising above inflation rates. The publisher which entered the academic publishing realm primarily to relieve scholars of the tedium of packaging and circulating research findings and whose role in this regard has been monumental, had gone rentier, mounting incredible pay walls on scholarly journals and possessing research reports they receive from researchers *gratis*. In an effort to cut costs and consolidate services, many research universities have closed small special branch libraries. The situation is worse in Africa, where the libraries have become stocks of back number information resources.

The Open Access Movement is now more than a decade old, posting several milestones in the face of surreptitious conflicts and oppositions. A major milestone of the movement is that people around the world now have increased access to scholarly publications. In addition to this, there is observed increasing empowerment, and radical socialization and democratization of knowledge from below as opposed to the prevailing statist nationalization and concentration of knowledge production in

the developed North. Individuals, enterprises, and institutions currently participate in the production of knowledge thus promoting social equality in human knowledge production and management enterprises to all. Africa has benefitted from, and has also contributed to the movement. Based on the listing of the Directory of Open Access Journals (DOAJ), the oldest closed access journal to migrate to the open access platform is Egypt's *Psyche* (A Journal of Entomology) which debuted in 1874. However, Africa has generally contributed only 6% to the 10152 journals listed in DOAJ as at 2014, and only 20 of Africa's 56 countries have journals that are listed in the database. Generally though, there exists open access consciousness in the region, but it is marked mainly by access to and use of free scholarly information available on the web. Many open access publishing activities are amateurish, fragmented and unorganised. There is no Africa regional accent to the meaning, definition and content of open access scholarship. Many institutions and organisations have no open access statements, and there are no clear directions about their positions on the contending issues in the movement. Also, the African social science community appears complacent about the significant role of the movement to the dissemination of its research outputs. Above all however, there is the reluctance of African governments and institutions to contribute in the definition and content of the global open access project.

The open access situation in Africa cannot be isolated from the underside of the movement resonating the global structure of biopolitical production - of ideas, information, images, knowledges, codes, affects, social relations, forms of life and dispositifs. For example the promise that the cyberspace will reproduce the core and periphery in matters of 'immaterial and reproducible property' appears not to have taken the 'capitalist biopower' into consideration. The basic contestations about asymmetrical power and representation, and the geopolitics of hegemonic and subaltern knowledge production and its epistemologies, validation and dissemination on a global scale persist. Within the consciousness of the significance of the coloniality of knowledge/power on knowledge economy in the developing world, there is the increasing claim that the nature of deployment of open access in Africa orchestrates perversion in the global 'academic ecology' of knowledge production. While language and technology, amateurish/apprenticeship publishing, business skills and activities of subverts, and spoof initiatives might truly puncture the strides of local open access publishers in Africa and elsewhere, much of open access publishing initiatives in Africa are classed as predatory.

The CODESRIA Open Access Conference will be a gathering of a broad spectrum of scholars and researchers from around the world who share a common concern about critical issues relating to open access in Africa in contemporary global society. This conference promises to push the boundaries of open access scholarship. It will explore core concepts and ideas, and help identify new technological and conceptual configurations. It will provide a rare opportunity for academics, librarians, publishers and policy-makers to come together for dialogues, discuss new research directions, methods and theories, and reflect upon the evolutionary issues about open access and their implications on research dissemination in Africa.

With this scope in mind, the major topics of interest include, but are not limited to:

- Open access in the context of Africa
- Value-added and marketing of African scientific information in the open access era
- Afro-sensitive open access economic models
- Africa in the emerging global politics of open access
- Roles of institutions and governments in the open access movement in Africa
- Copyright and licensing regimes
- Opening indigenous knowledges
- Quality control in open access publishing in Africa
- Open access and Africa's knowledge economy
- The politics of open access

The conference will feature Workshops on repositories, open journal systems, open access policies, open access advocacy approaches and open data issues. There will also be a Doctoral Colloquium and a Social Media Expo.

Call for Papers

We invite researchers worldwide to submit original full research papers, social media demonstrations, research-in-progress or posters within the area of open access, with a special emphasis on the future of knowledge economy in Africa. Papers in the completed research category should have a maximum of twenty pages, including references. Papers in the Early Work/ Preliminary Results subcategory should be a maximum of fifteen pages, including references. Submissions will be refereed in a double-blind process.

Timeline

- 15 July 2015: Open for submissions
- 30 December 2015: deadline for the submission of Papers

For more information please visit : <http://www.codesria.org/spip.php?article2402&lang=en>

En octobre 2015, la Libye, issue du Printemps arabe, fêtera le début de la cinquième année de son existence. Quelle(s) lecture(s) peut-on établir de l'évolution des événements s'étalant du début de la révolte, février 2011, à ce jour où les alliés d'hier sont devenus aujourd'hui adversaires, voire ennemis ? Ils sont à la recherche d'un consensus leur permettant de sortir de cette instabilité dans laquelle vit la nouvelle Libye.

Avec un recul dont les acteurs de l'époque ne pouvaient avoir, cette contribution tente de relire et de synthétiser les différents regards portés sur le *Printemps arabe* depuis la chute du « Guide de la Grande Jamahiriya arabe libyenne ». L'ouvrage collectif, *The NATO Intervention in Libya : Lessons learned from the campaign*, est tout désigné pour répondre à cette préoccupation pour deux raisons au moins.

Tout d'abord, les trois auteurs ayant dirigé ce livre, ainsi que la majorité des dix autres contributeurs, sont des suédois si l'on excepte les trois venant du Norvège, des Pays-Bas et de l'Angleterre.

La question se pose de savoir si ce regard scandinave diffère de la vision dominante et lui confère un intérêt singulier ? Pour mettre en exergue son apport, celui-ci sera abordé et comparé à d'autres analyses faites en langues arabe ou française, qui se sont intéressées à la nature des changements intervenus dans ce pays ainsi que d'autres pays arabes.

Ensuite, les auteurs de cette recherche se distinguent par les disciplines dont ils sont issus ; bien qu'il y ait parmi eux des juristes, des politologues et des spécialistes de communication, on y retrouve, aussi, des militaires et des stratèges de la défense. Pour John Andreas Olsen, un des auteurs de ce travail et qui l'a préfacé, celui-ci aurait un « grand intérêt » pour trois catégories de praticiens « policy-makers, military professionals and researchers » (p. xviii).

Cependant, son contenu est structuré en trois parties, et chacune d'elles prend en charge une thématique particulière. La première s'intéresse à la légalité, le droit international et la politique d'intervention. La deuxième revient sur la guerre menée par l'Organisation du Traité Atlantique Nord (OTAN), les aspects techniques et le rôle décisif des opérations. Enfin, la dernière traite les mesures nommées auxiliaires à la chute du régime telles que la communication et le rôle des *thuwar*. Ce terme arabe est utilisé par les auteurs pour désigner les « révolutionnaires » libyens.

Ici, on peut constater que les différentes contributions charpentent l'ouvrage tournent autour de la problématique de l'interventionnisme en essayant de répondre à la question : à quel moment celui-ci devient-il légal, justifié par le droit international et concrétisé par l'OTAN, cette dernière apparaissant aussi comme un outil onusien.

Dans les situations où cette organisation est intervenue militairement, notamment dans l'aire arabo-musulmane, que ce soit en Irak, en Libye et même

Libye : les entendus d'un « printemps »

Ahmed Yalaoui

The NATO Intervention in Libya: lessons learned from the campaign

par Kjell Engelbrekt, Marcus Mohlin and Charlotte Wagnsson

Routledge, New York, 2014, 272 pages.

en Syrie, sa responsabilité politique et celle des États qui ont été à l'origine du chaos institutionnel et du drame humain dans lesquels les populations de ces pays vivent, depuis des années, ne peuvent être mises de côté ou omises dans l'analyse. À moins de considérer ces désastres où des milliers de personnes furent tuées, et s'entretient encore, comme des effets collatéraux...

Afin d'approcher ces questionnements, nous privilégierons les regrouper en quatre variables, reprenant des éléments épars, voire des détails qui paraissent peu importants.

Spontanéité et origines du mouvement

Dans un numéro thématique sur le *Printemps arabe*, la revue arabophone *Al Mustaqbal Al Arabi*¹ réserve un dossier à la Libye. L'un des participants à ce débat n'est autre que le politologue Mahmoud Jibril, un acteur de premier rang dans la révolte, et par la suite président de l'Exécutif du Conseil National de Transition Libyenne (CNT).

Il estime que l'expression *intervention de l'OTAN* en Libye n'est pas appropriée, préférant parler de l'intervention de la *communauté internationale* puisque plusieurs armées, ne faisant pas partie de cette organisation, ont participé effectivement à cette alliance, à l'instar de celles des Emirats arabes, Jordanie et Qatar. De plus, cette intervention était faite à la demande de la Ligue des États arabe et du Conseil de coopération du Golfe et avec l'approbation de l'ONU² (p. 112). La position du secrétaire général de l'OTAN, Anders Fogh Rasmussen, est plus nuancée puisque pour lui c'est la force de l'Alliance qui a été démontrée, dans le contexte d'une démarche claire, une base légale et une cause juste. À ce propos, il déclarait encore : « Pour beaucoup, en Libye, l'Otan avait fait la différence entre la vie et la mort »³ déclare-t-il.

De son côté, Mahmoud Jibril met en avant la spontanéité de l'insurrection et ses origines sociales :

« Cette révolution, à l'instar des autres, n'avait pas de projet [politique]; elle ne fut planifiée par personne. Elle était, donc, spontanée » ; « Notre conseil [CNT] n'était ni une fabrication occidentale ni orientale » (p. 110) ; « Les jeunes qui ont mené les révolutions arabes revendiquaient des solutions de développement et

non des solutions idéologiques » (p. 105)⁴.

Les indicateurs socio-économiques cités par le Programme des Nations Unies pour le développement entre 2000 et 2009, et repris par Saad Eddine Ibrahim indiquent que le revenu moyen par habitant a connu une augmentation substantielle dans les pays concernés par ce *Printemps*, et ce pour la période antérieure. Ainsi, celui de la Tunisie est passé de 1300 à 8000 dollars ; celui de la Libye de 5000 à 15000 dollars; de l'Égypte de 500 à 5500 dollars et, enfin celui de Bahreïn de 13000 à 37000 dollars⁵. À l'opposé de Mahmoud Jibril, Saad Eddine Ibrahim infirme, ainsi, le caractère revendicatif social de ces événements et propose, en alternative, le paradigme politique pour l'appréhender.

Paradigme politique

Ce dernier observe, en effet, que l'absence des libertés et la nature absolue du pouvoir seraient à l'origine de ces contestations. L'auteur de cette contribution pondère ce paradigme à travers la question suivante : pourquoi ce mouvement a touché uniquement des républiques ? En d'autres termes, celles qui étaient considérées comme étant « socialistes et progressistes » dans les années soixante-dix et quatre-vingt, alors que les émirats et monarchies du Monde arabe en ont été épargnés⁶ ? Il serait difficile de les considérer plus démocratiques que celles qui viennent d'être citées, puisque dans certaines d'entre elles, il n'existe même pas d'institutions élues, ou de droits élémentaires pour la femme, tel celui de conduire la voiture par exemple.

Avec sa vision qui lui est connue, Samir Amin défend des positions assez proches. Pour lui, « ces régimes se sont essouffés. L'heure de la contre-offensive de l'impérialisme est sonnée »⁷. Bien qu'occultée dans « The NATO intervention in Libya », la dimension économique a été abordée dans le compte rendu de la Mission internationale d'évaluation des belligérants libyens (mai 2011) qui avait conclu que « les causes sociales ne semblent donc pas déterminantes dans la crise dont il faut rechercher les causes ailleurs »⁸ (p. 137).

Quarante ans de pouvoir

Relatons, ici, quelques éléments nous permettant de comprendre comment le Guide Mouammar Kadhafi s'est accaparé d'un pouvoir autoritaire, sans partage, pendant plus de quarante ans

(de 1969 à 2011). La Libye fut d'abord une monarchie après son indépendance, proclamée le 24 décembre 1951. Elle avait été, auparavant, colonisée par l'Italie de 1911 à 1943. Après la défaite de l'Allemagne nazie et de ses alliés, les vainqueurs britanniques et français se sont partagé le pays durant huit ans.

Cependant, l'histoire contemporaine de ce pays demeure bien liée à la famille royale d'Driss El Sanouci et à la personnalité de Mouammar Kadhafi. À l'âge de vingt-sept ans, ce dernier, militaire de métier, renverse la monarchie le 1^{er} septembre 1969 et institue la République. Qualifiant le pouvoir royal de « réactionnaire », le nouveau maître du pays crée son mouvement politique l'« Union socialiste arabe » à l'image du parti nassérien égyptien qui portait la même appellation.

Dans son *Livre Vert*, publié en 1975, Kadhafi se voit idéologue et Guide de la troisième voie (1979), voire, par la suite, « King of The Kings » en 2008. Tout en critiquant la démocratie, à partir de 1977, il met en place la *Grande Jamahiriya arabe et socialiste* et propose des congrès populaires.

On peut lire dans ce livre⁹ : « La représentation parlementaire est une représentation trompeuse du peuple » (p. 4), « Le parti est une dictature contemporaine » (p.9), « Le référendum est une imposture envers la démocratie » (p. 20), et « Les congrès populaires [sont] l'unique moyen de la démocratie populaire » (p. 23), « La Loi véritable d'une société est la coutume et la religion ; toute autre tentative en dehors de ces deux sources est inutile et illogique » (p. 28).

Indéniablement, le comportement politique du Guide fût à l'origine de conflits et d'ambiguïtés dans les rapports entre des hommes politiques arabes. Après la disparition du président égyptien Nasser, il s'octroie son héritage idéologique révolutionnaire, le panarabisme en particulier. Après l'échec des tentatives d'union avec des pays arabes (l'Égypte et la Syrie en 1972, la Tunisie en 1974 et l'Algérie en 1988), il s'estimait plus africain qu'arabe. Avec son imprévisibilité de caractère, les sommets arabes sont devenus, pour lui, un lieu de dénonciation et d'insulte vis-à-vis de certains rois en particulier. Même à la tribune des Nations-Unies, en septembre 2009, il a failli déchirer la Charte de l'ONU et l'a jetée en signe de rejet. Malgré l'installation de sa tente à Paris, dans le parc de l'hôtel Margny en 2007 et la demande de mariage de Chelsea, fille de Bill Clinton pour l'un de ses fils, l'homme reste un ardent soutien d'Afrique. Il a financé plusieurs projets, dont le premier satellite africain, après le refus international de « *libérer l'Afrique* » dans le domaine de communication, selon ses propres dires.

La structure sociale traditionnelle constitue le socle de la *Jamahiriya* (État des masses). Le *Livre Vert* fait l'apologie de la tribu, laquelle « Est un « parapluie » social naturel assurant la sécurité dans la



société ». Elle est un élément central du pouvoir qu’il a institué. Seulement, la rupture tribale¹⁰ résultant des mutations « n’a pas été comprise par le régime » (NAQD : p. 179).

Dans cette logique, la grande tribu des Zentene a franchi la ligne de la rupture avant qu’elle soit suivie par d’autres. Remarquons, enfin, que ce ne sont pas les forces sociales traditionnelles, généralement bien organisées y compris les élites, qui ont mené ce mouvement contestataire, mais des forces non structurées et relativement jeunes.

Stratégies externes

Dans un article sur le cas de la Tunisie, bien documenté, et avec lequel s’ouvre l’ouvrage collectif, le diplomate et écrivain Mezri Haddad constate que « [...] nonobstant les causes objectives et endogènes de cette explosion sociale bien réelle, la Tunisie n’a pas vécu une révolution populaire et spontanée, mais a subi une conspiration planifiée et ordonnée et magistralement orchestrée par les stratèges de l’administration américaine avec la complicité active des grands médias du monde occidental et la naïveté participative de certains autres médias ou observateurs qui ne pouvaient qu’être solidaires avec cette jeunesse tunisienne [...] »¹¹ (p. 39).

Ce n’est pas la durée courte entre le début de l’insurrection, le 15 février, et la frappe de l’OTAN le 19 mars ainsi que la mutation du philosophe Bernard-Henry Lévy en activiste, dans un terrain militaire, qui vont remettre en question son caractère non-spontané¹².

Implicitement, cette conception est partagée par le politologue suédois Kjelle Engebrekt (p. 41) lorsqu’il se pose la question Why Libya ? Pour analyser, aussi, les rationalités du Conseil de sécurité des Nations-Unis et la politique justifiant l’intervention, il se réfère à un auteur qui disait que « The *raison d’être* of United Nations Security Council »¹³ (p. 41) est le mensonge pour éviter sa propre disparition. Sûrement, ce n’est pas la déclaration du dissident Abdel Rahman Shalgham, représentant de la Libye dans laquelle il suppliait les Nations-Unies à sauver son pays (« *Please, United Nations save Libya* »), qui aurait un effet sur

les dix membres du Conseil de sécurité ayant voté la résolution 1973 autorisant l’utilisation de la force contre Kadhafi.

Quarante-huit heures après ladite résolution, les opérations commencèrent. Sans perdre de temps, les Français et Britanniques réinterprètent le texte des Nations-Unies. Celui-ci prévoyait l’exclusion de zones de vol aérien, non un mandat pour le changement du régime¹⁴ et la participation directe aux combats aux côtés des insurgés.

Les cinq membres du Conseil de sécurité, qui se sont abstenus de voter l’intervention militaire (Russie, Chine, Inde, Allemagne et Brésil) se seront ainsi laissés piéger par leurs collègues plus belliqueux.

La conclusion de cette recherche, en particulier les leçons tirées de cette intervention, est laissée à Robert Egnell, conférencier au Collège suédois des sciences de la guerre et à l’Université Georgetown.

Pour l’OTAN, c’est une occasion de mettre en pratique sa nouvelle conception, conçue en 1999 et finalisée en 2010. Elle serait, selon l’auteur, une sorte de « nouvelle » OTAN, basée sur le concept triple : la défense collective, management des crises et la coopération sécuritaire¹⁵ (p. 222).

Bien que l’Opération unifiée protecteur ait été prise, et justifiée par les atrocités commises contre les civils libyens, celle-ci a permis de tirer des leçons stratégiques comparativement à celles d’Afghanistan et d’Irak où le coût fut élevé humainement et militairement.

Sous ce prisme, les finalités de telles interventions se calculent en fonction du coût pour les intervenants. Pour ceux qui les ont subis, tous les dépassements et conséquences néfastes sont vus comme une « large interprétation de la résolution 1973 » et des « éléments d’incompréhension » qu’il en faut délimiter dans les futures opérations, tout en précisant et la nature et l’avenir de l’OTAN (p. 234).

Conclusion

Sous le titre *La grande illusion des « révolutions » arabes*, Eric Denécé, tout en présentant les différentes études,

conclut « qu’une analyse approfondie des événements » aide à « dégager quatre éléments qui rendent possible la compréhension de la réalité du phénomène derrière la vision fabriquée qui nous en a été donnée » :

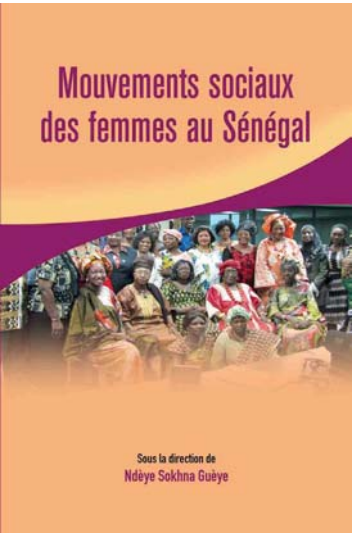
- 1. l’existence d’un malaise sociétal,
- 2. « pilotage et mise en scène des soulèvements par l’étranger »,
- 3. « mise en œuvre de techniques éprouvées de manipulation des foules et déstabilisation de régimes » Et finalement,
- 4. le désastre post-printemps (*La face cachée des révolutions arabes*, p.10).

La situation actuelle de la Libye se caractérise par des risques majeurs dont les dernières percées de DAECH, connu

sous le nom de la «Daoula Islamiya fi el.Iraq oua ec.Chem», État Islamique en Irak et au Levant ne sont pas les moindres. Avec des frontières qui sont devenues poreuses, elle est classée comme la source principale des flux migratoires vers l’Europe. La recrudescence du terrorisme dans le subsaharien et la circulation des armes seraient un phénomène difficile à juguler. Il en est de même pour les conflits inter-libyens qui prennent une dimension tribale ou régionaliste et menacent ainsi l’unité territoriale du pays, notamment lorsque ces composantes cherchent des allégeances à l’extérieur de leur pays. Et enfin, tous ces éléments, s’ils ne sont pas maîtrisés, peuvent, de nouveau, justifier des ingérences ; d’où la nécessité de la stabilité dans la région.

Notes

- 1. « Où va la Libye », *Al Mustaqbal Al Arabi*, n° 399, mai 2012, Beyrouth, 42 pages, (en langue arabe).
- 2. Id.
- 3. « For many in Libya, NATO made difference between life and death », citée in *The NATO intervention in Libya: Lessons learned from the campaign*, p.1.
- 4. *Al Mustaqbal Al Arabi*, n° 399.
- 5. Saad Eddine Ibrahim, « Causes des révolutions arabes », *Al Mustaqbal Al Arabi*, op.cit., p. 126. L’auteur est directeur du centre des études de développement (Le Caire, Égypte).
- 6. Ahmed Yalaoui, Séminaire international : « Les sociologues arabes face à la question des mutations actuelles », CRASC, Oran, 18-20 février 2014.
- 7. Samir Amin « Origines et réalités du « Printemps » égyptien », in *La face cachée des révolutions arabes*, Centre français de Recherche sur le renseignement CF2R, op.cit., p. 201.
- 8. « Libye : un avenir incertain », compte-rendu de mission internationale en Libye, mai 2011, in *La face cachée des révolutions arabes*, Centre français de Recherche sur le renseignement CF2R, sous-direction d’Eric Denécé, Ellipses, Paris, 2012.
- 9. www.pdfhast.net/index.php?action. Le livre a été traduit dans plusieurs langues et a fait l’objet de plusieurs éditions.
- 10. Moncef Ouannèsr, 2011 « La Libye dans le « Printemps arabe » : éléments d’une lecture de la révolte armée », in *NAQD*, n° 29, *Thématique défi démocratique*, Alger 2011.
- 11. Mezri Haddad, « Genèse et finalité de la « Révolution du Jasmin ». f » (62 pages), in Centre français de Recherche sur le renseignement CF2R, op.cit., p. 39.
- 12. Après le drame des migrants et à la question du journal *Le Parisien*, le 29 avril 2015, « Vous qui aviez conseillé Nicolas Sarkozy à l’époque. Éprouvez-vous des regrets ? » Bernard Henri-Lévy répond « Aucun. Car Kadhafi déjà c’était le chaos, déjà l’absence d’État », in leparisien.fr.
- 13. David. L., 2009 *Bosco, Five to rule them All: The UN Security council and the making of the Modern World*, Oxford : Oxford University Press, 6.
- 14. Friedrik A. Holst and Martin D. Fink, « A legal view on NATO’s campaign in Lybia », in *The NATO Intervention in Libya: Lessons learned from the campaign*, p.63.
- 15. Robert Egnell, « Conclusion Lessons and consequences of Operation Unified protector », in *The NATO Intervention in Libya: Lessons learned from the campaign*, p. 221.



Mouvement sociaux des femmes au Sénégal

Sous la direction de Ndèye Sokhna Guèye

Le CODESRIA, ONUFEMMES et l’UNESCO, partenaires dans la recherche dont les résultats pour le Sénégal sont exposés dans ce livre, ont choisi de mener les études dans trois pays anglophone, lusophone et francophone, qui, par leurs aventures coloniales et leurs évolutions politiques et institutionnelles, sont plus ou moins les représentatifs de l’Afrique de l’Ouest. Il a été constaté qu’en dépit de leur poids démographique, les femmes sont encore marginalisées dans les secteurs clefs de l’économie. Comparativement aux hommes, elles sont moins instruites, (souvent pour des raisons culturelles), moins rémunérées, plus nombreuses à travailler dans le secteur informel, avec un taux de précarité et de vulnérabilité plus important. Face à la mondialisation néolibérale, elles sont les plus grandes victimes des crises économiques, financières et politiques. Au plan sociopolitique, elles continuent à faire l’objet de violences multiples et multiformes et sont encore très peu à participer à la prise des décisions régissant leurs vies et leur société. Par ailleurs, la division sociale du travail dans les ménages conforte, plus que jamais, l’invisibilité des tâches liées à leur rôle de reproduction.

ISBN : 978-86978-634-9

Pages : 188



Quatrième conférence du CODESRIA sur l'édition électronique titré

Thème : Le mouvement pour le libre accès et l'avenir de l'économie africaine du savoir

28-30 mars 2016, Dakar (Sénégal)

APPEL A PARTICIPATION

Le Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA) promeut la recherche en sciences sociales et la production de connaissances, la publication et la dissémination des résultats de recherche et organise des forums de discussion et d'échange d'idées afin d'influencer l'amélioration des conditions de vie des populations africaines. Par la présente, le Conseil annonce la quatrième de sa série de conférences sur l'édition électronique. Le thème de cette année porte sur le modèle d'édition en libre accès avec un accent particulier sur son possible impact sur la future économie africaine du savoir.

Le Mouvement pour le libre accès est une initiative opportune de transformation des relations mondiales et un moyen de production, de dissémination et d'utilisation de connaissances basée sur le pouvoir des technologies de l'information d'imposer un flux rapide et libre d'études scientifiques. L'utilisation des média numériques pour disséminer des informations scientifiques crée un lien direct entre les scientifiques/auteurs et le public, et facilite un libre flux d'idées et d'informations vitales pour le processus de questionnement scientifique, et par ricochet, l'aptitude des individus, sociétés et communautés à aborder, aux niveaux régional et mondial, les problèmes de développement économique, environnemental et social.

Avec ce niveau de conscience, cependant, il y eut des crises périodiques, plus précisément, la non disponibilité, pour cause de coûts élevés, de publications exonérées de taxes et celles financées par l'argent public. Les plus grandes et plus riches universités du monde fermaient leurs bibliothèques annexes et réduisaient leurs abonnements car les prix des revues grimpaient au-delà des taux d'inflation. Les éditeurs qui avaient investi le domaine de l'édition scientifique d'abord pour soulager les universitaires des tâches de conditionnement et de dissémination des résultats de recherche et dont le rôle sur cet aspect a été monumental, ont pris une orientation rentière, érigeant d'incroyables montages financiers autour des revues scientifiques, et s'appropriant des rapports de recherche reçus de chercheurs et affinant ces informations par des évaluations par les pairs déguisées, tout ceci gratis. Afin de baisser les coûts et regrouper les services, plusieurs universités ont fermé les bibliothèques spécialisées annexes. La situation est pire en Afrique. Aucune université dans le monde n'est en mesure de prendre en charge même un abonnement à une nouvelle revue imprimée – les universités sont plutôt envahies par d'anciens numéros et les abonnements sont associés à des revues qui doivent sortir des stocks des éditeurs.

Le Mouvement pour le libre accès a maintenant plus de dix ans, avec des actions significatives malgré les conflits et les oppositions clandestines. Une étape importante du mouvement est l'accès accru des personnes aux publications savantes. En plus de cela, on observe de plus en plus d'onomisation, la socialisation radicale et la démocratisation de la connaissance par le bas, par

opposition à la nationalisation étatique qui prévaut et la concentration de la production de connaissances dans le Nord développé. Les individus, les entreprises et les institutions participent actuellement à la production de connaissances favorisant ainsi l'égalité sociale dans la production et la gestion des connaissances humaines.

L'Afrique a bénéficié et contribué au mouvement. Selon le répertoire des revues en accès libre, la plus ancienne revue à migrer vers la plate-forme de libre accès fut la revue égyptienne *Psyché* (une revue d'entomologie) créée en 1874. Cependant, l'Afrique a contribué seulement à 6% des 10.152 revues cotées dans le DOAJ en 2014, et seulement 20 des 56 pays africains ont des revues répertoriées dans le DOAJ. En général cependant, il existe une conscience du libre accès dans la région, mais elle est marquée principalement par l'accès et l'utilisation d'informations scientifiques disponibles gratuitement sur le web. De nombreuses activités de publication en libre accès sont teintées d'amateurisme, fragmentées et désorganisées. Il n'y a pas de touche régionale « Afrique » à la signification, la définition et le contenu de la recherche sur le libre accès. De nombreuses institutions et organisations n'ont pas de déclarations de libre accès, et il n'y a pas de directives claires sur leurs positions sur les questions litigieuses au sein du Mouvement. En outre, la communauté africaine des sciences sociales semble se complaire du rôle important du Mouvement dans la diffusion de ses résultats de recherche. Mais surtout, les gouvernements et les institutions africaines rechignent à contribuer à la définition et au contenu du projet de libre accès mondial.

La situation du libre accès en Afrique ne peut être isolée de l'autre aspect du Mouvement : la structure mondiale de la production biopolitique : idées, informations, images, connaissances, codes, affects, relations sociales, formes de vie et dispositifs. Par exemple, la promesse que le cyberspace va reproduire le noyau et la périphérie en matière de « propriété immatérielle et reproductible » ne semble pas avoir pris en compte le « biopouvoir capitaliste ». Les contestations de base sur le pouvoir asymétrique et la représentation, et la géopolitique de production hégémonique et subalterne de connaissances et ses épistémologies, la validation et la diffusion à l'échelle mondiale persistent, même au sein du mouvement pour le libre accès. Au sein de la conscience de l'importance de la « colonialité » du savoir/pouvoir sur l'économie de la connaissance dans le monde en développement, il est de plus en plus courant de penser que le libre accès en Afrique engendre la perversion dans l'« écologie académique » mondiale de la production de connaissances. Alors que la langue, la technologie et l'amateurisme/apprentissage des compétences en édition et les activités subversives et frauduleuses pourraient ralentir les progrès des éditeurs en libre accès locaux en Afrique et ailleurs, beaucoup d'initiatives de publication en libre accès en Afrique sont considérées comme prédatrices.

La conférence du CODESRIA sur le libre accès en Afrique sera un rassemblement d'un large éventail de spécialistes et chercheurs du monde entier qui partagent une préoccupation commune des questions cruciales liées au libre accès en Afrique dans la société mondiale contemporaine. Cette conférence promet de repousser les limites de l'érudition du libre accès en Afrique et dans le monde, d'explorer des concepts de base et des idées, et aider à identifier de nouvelles configurations technologiques et conceptuelles. Elle sera une occasion rare pour les universitaires, bibliothécaires, éditeurs et décideurs politiques de se réunir et dialoguer. Chercheurs, éditeurs et divers praticiens de l'information discuteront des nouvelles orientations de la recherche, des méthodes et théories, et réfléchiront sur les questions de l'évolution vers le libre accès ouvert et leurs implications sur la diffusion de la recherche en Afrique.

Les grands thèmes de la conférence comprennent mais ne se limitent pas seulement à ce qui suit :

- Le libre accès dans le contexte africain,
- Valeur ajoutée et marketing des informations scientifiques africaines à l'ère du libre accès,
- Modèles économiques de libre accès afro-sensibles,
- L'Afrique dans les politiques mondiales émergentes du libre accès,
- Les rôles des institutions et gouvernements dans le Mouvement pour le libre accès en Afrique,
- Droits d'auteur et régimes de licences,
- Accéder aux savoirs autochtones,
- Le contrôle de qualité dans l'édition en accès libre en Afrique,
- Le libre accès et l'économie du savoir de l'Afrique,
- Les politiques d'accès libre.

La conférence comprendra des ateliers sur les usages et les abus de référentiels, des systèmes de revue en accès libre, les politiques de libre accès, les approches en matière de plaidoyer pour le libre accès et les questions sur les données ouvertes.

Appel à candidatures

Nous invitons les chercheurs du monde entier à soumettre des articles de recherche originaux, des recherches en cours ou des affiches dans le domaine du libre accès, avec un accent particulier sur l'avenir de l'économie du savoir en Afrique. Les recherches en cours/résultats préliminaires ne devraient pas dépasser dix pages, avec les références. Les soumissions seront traitées par un double processus de sélection anonyme.

Calendrier

- 15 juillet 2015 : Ouverture des candidatures
- 30 décembre 2015 : date-limite de réception des propositions de communication

Pour plus d'information, veuillez visiter : <http://www.codesria.org/spip.php?article2402&lang=fr>

Le livre de David Van Reybrouck est une des premières – sinon la première – tentatives de synthèse de l'histoire coloniale et post-coloniale d'une région au destin pour le moins tragique. Voici quelques repères dans cette histoire mal connue.

L'introduction de Congo nous plonge immédiatement dans le style particulier de l'auteur : un petit morceau d'ethnographie à Kinshasa, un entretien avec un témoin de la nuit des temps (il serait né en 1882), la reconstruction du fil de l'histoire d'un pays sans écriture, tout est mobilisé pour reconstruire le puzzle historique, au-delà de ce que la vulgate belge en a raconté. Le premier chapitre s'attache – et ce n'est pas simple – à décrire la situation de ce territoire immense et composite au seuil de la colonisation. Les sources font défaut et la variété s'oppose à une présentation homogène : « Les gens du village où Disasi venait de naître ne savaient peut-être rien des Européens sur la côte ouest, mais ils étaient encore moins au courant, si tant est que ce fût possible, des grands bouleversements qui se produisaient à un millier de kilomètres à l'est ou au nord » (p. 49). Ces bouleversements, c'est le développement du commerce des esclaves et de l'ivoire, avec Zanzibar pour plaque tournante. Les caravanes de Tippu Tip et Msiri pénétraient profondément dans la forêt équatoriale, pendant que les expéditions de Stanley permettaient de dresser la carte du continent et d'asseoir les ambitions du roi Léopold II. Ambiguïtés des personnes, grand jeu des puissances européennes, appât du gain, exploitation des gens et des ressources, tout était en place pour radicalement transformer le pays et ses peuples.

Pendant vingt ans, le Congo fut une possession du roi des Belges, qui en avait fait son rêve personnel. C'était un État indépendant, au sens où il ne releva pas de la puissance tutélaire belge avant sa transformation en colonie, le 15 novembre 1908. Ce qui n'empêcha bien sûr pas les « Blancs » de sillonner le pays pour asseoir l'autorité du souverain, avec tout ce que cela put avoir d'extraordinaire pour des populations qui, jusqu'alors, vivaient largement en autarcie. Technologie, habillement, armes, langues, évangélisation apparurent dans le sillage des explorateurs. De même que le capitalisme sauvage qui ne visait qu'à drainer les ressources naturelles – dont le caoutchouc – vers le continent européen en plein essor industriel. Deux processus se développèrent donc en parallèle : l'exploitation économique et la mission « civilisatrice ». Pour différentes raisons, toutefois, l'opération s'avéra ruineuse pour Léopold II, ce qui l'amena à revenir sur les engagements pris lors de la conférence de Berlin. Le pays fut alors mis en coupe réglée et « cela se traduisait par un régime de terreur généralisé » (p. 109) dans lequel l'indigène n'avait même plus la valeur marchande d'un esclave. Les horreurs de l'État indépendant finirent par être connues et faire scandale, au point de faire dire par un juriste bruxellois : « La

Le Congo colonial et postcolonial à travers un survol historique

Beaudoin Dupret

Congo. Une histoire de David Van Reybrouck,

(Titre original: Congo. *Eengeschiedenis*, Amsterdam, De BezigeBij).

Traduit du néerlandais (Belgique) par Isabelle Rosselin, Actes Sud, Arles, 2012, 711 pages¹.

vérité est que l'État du Congo n'est point un État colonisateur, que c'est à peine un État : c'est une entreprise financière. [...] La colonie n'a été administrée ni dans l'intérêt des indigènes, ni même dans l'intérêt économique de la Belgique : procurer au Roi-Souverain un maximum de ressources, tel a été le ressort de l'activité gouvernementale » (pp. 117-118).

L'avènement du Congo belge ne fut pas ce « long fleuve tranquille » vanté dans les cénacles de Bruxelles, même s'il mit fin à « cette immonde saloperie » qu'était l'État indépendant. Son histoire s'avère complexe, souvent difficile, parfois douloureuse. Ce fut en tout cas le temps d'une conception paternaliste qui prétendait amener le pays et ses populations « à maturité ». Il reste que la métropole prit son travail de colonisateur au sérieux. Le pouvoir devint très administratif et centralisé, mais en Belgique, non sur place, avec les tensions qu'on imagine avec les coloniaux et, naturellement, sans aucune consultation des habitants. La colonisation fut aussi scientifique, avec des projets de planification, de médicalisation, de constitution d'un savoir anthropologique. Ce dernier produisit des résultats paradoxaux, entre la première documentation systématique des cultures indigènes et la cristallisation performative de la notion de race, qui fut soudain considérée « comme une notion absolue » (p. 131).

Les grands bouleversements de la première décennie du Congo belge se prolongèrent et s'accrochèrent durant l'entre-deux-guerres et menèrent inexorablement à l'indépendance, sans pour autant que personne ne l'ait vraiment anticipée. « L'activité industrielle devint de plus en plus intensive. Les gens furent de plus en plus nombreux à quitter leur village et à occuper un emploi salarié. Les premières villes virent le jour. Les tribus s'y mélangeaient... En milieu rural, le temps ne s'était pas arrêté non plus. Le système de cultures agricoles obligatoires ... fut généralisé. Les postes missionnaires renforcèrent leur emprise sur l'âme de la population. Des écoles et des hôpitaux furent construits dans des endroits reculés » (p. 161). Le paternalisme

et la bonne conscience présidèrent à tout ce processus, inconscient du ressentiment croissant de la population indigène. L'impression de tranquillité qui se dégage de cette période tient à l'absence de grands soulèvements, qui tint sans doute à une certaine prospérité,

mais surtout à « l'arsenal savamment pensé de stratégies que la Trinité coloniale appliquait pour contrôler, discipliner et au besoin sanctionner la population. Il n'a jamais été question d'un plan global élaboré en commun mais, dans la pratique, l'Église, l'État et le grand capital allaient souvent dans la même direction » (p. 189).

Vinrent ensuite la Seconde guerre mondiale et le calme trompeur qui s'ensuivit. Encore une fois, la participation de Congolais à l'effort de guerre contribua grandement à une prise de conscience de la relation totalement déséquilibrée et asymétrique unissant la colonie et sa « métropole ». Les richesses du Congo suscitérent aussi d'autant plus de convoitises que le conflit était grand consommateur de matières premières. En même temps, l'approvisionnement du pays se compliqua, mettant au chômage les travailleurs de l'industrie naissante, ce qui favorisa l'éclosion de lourds conflits sociaux et leur répression impitoyable, le tout dans une atmosphère croissante de suspicion, de rumeurs, de peurs refoulées et détournées. A la fin de la guerre, les anciens combattants rentrèrent : « Plus expérimentés, ils ne se laissaient pas aussi facilement impressionner par le régime colonial du Congo belge. Le pouvoir blanc était subtilement défié. Le rapport de force s'était modifié. Beaucoup de Congolais étaient parfaitement conscients que la colonie s'était révélée plus forte que la métropole » (p. 223). La vie reprit cependant sous une forme de normalité. « Il régnait une curieuse quiétude » (p.224). Le processus d'acculturation d'une génération plus jeune de Congolais était en cours, avec tout ce que cela pouvait avoir de paradoxal, entre la duplication des mœurs du colonisateur et l'accession à ce que le monde occidental avait d'enviable et confortable. On croyait ce milieu dit des « évolués » inoffensif, loyal, arrimé à l'ascenseur social de la colonisation. C'est pourtant au sein de celui-ci que la bombe éclata. « Les

évolués souhaitaient un statut spécial leur accordant une place exceptionnelle » (p. 240) qui mit bien trop de temps à leur être accordé et de manière bien trop timide. Comme toujours, le pouvoir colonial était incapable de prendre des décisions fortes et courageuses ; il préférait les demi-mesures. En 1955, le roi Baudouin visita le Congo. Ce fut un succès éclatant, dernier épisode du trompe-l'œil qui n'allait plus durer que cinq années.

La décolonisation n'a en effet pas seulement opposé des Congolais aux Belges, mais des Congolais à des Congolais (« évolués », religieux, militaires, ouvriers, paysans, Bas-Congo, Kivu, Kasai, etc.), des Belges à des Belges (colonie, métropole, libéraux, catholiques, socialistes, Église, monarchie, fonctionnaires, planteurs, missionnaires, etc.), et des Congolais et Belges au reste du monde (URSS, États-Unis, Nations Unies, Ghana, Inde, Égypte, etc.). Par un effet d'engrenages surprenant, les manifestes répondirent aux tracts, les déclarations aux manifestes, pour aboutir à l'exigence d'une indépendance quasi immédiate. Pour faire face à cela, Bruxelles instaura des formes de participation politique des populations congolaises et crut voir dans leur succès l'indication de ce que sa perspective gradualiste était la bonne. Au contraire, elles avivèrent les troubles, et ce n'est pas l'entreprise de l'Exposition universelle de 1958, qui était censé montrer la civilisation en marche, qui l'enraya. Les partis politiques se multiplièrent, les figures charismatiques (mais pas toujours avisées) aussi, à l'image de Patrice Lumumba. Dès ce moment, les choses s'emballèrent, résultat d'« une escalade symétrique entre les autorités coloniales et les partis politiques qui se livraient entre eux à une surenchère symbolique » (p. 278). La Table ronde de Bruxelles, fin 1959, entérina l'inéluctable, à savoir l'indépendance, mais en bâclant complètement les modalités. Les Congolais voulaient le succès politique immédiat ; les Belges cherchaient à préserver la rente économique à long terme. Le 30 juin 1960 fut déclaré jour de l'Indépendance. Que s'était-il passé ? Personne ne peut vraiment le dire, mais ce fut l'euphorie pour les uns, le début de l'exode pour les autres. Fin mai 1960, les élections nationales eurent lieu. Le résultat consacra Lumumba et les partis régionaux, sans aucune majorité absolue. Le 23 juin, le premier gouvernement vit le jour, avec Lumumba comme Premier ministre et Kasavubu comme Président, après d'âpres tractations où tous les clivages futurs se retrouvaient déjà. Le gouvernement héritait d'un pays doté d'une infrastructure bien développée, mais d'un manque terrible de cadres.

La lutte pour le trône de la nouvelle république pouvait commencer. Ses péripéties sont nombreuses, la période fut chaotique, violente, sanglante même. Lumumba, Tshombe, Kasavubu et Mobutu en furent les principales figures. Le premier fut enlevé et assassiné ; le deuxième, maître du Katanga, zone où

se concentrent les principales richesses minières, fut le parrain de cette mise à mort, qui n'en était pas moins souhaitée ardemment par la Belgique, les Nations Unies et les États-Unis aussi. Le Katanga fit ensuite sécession et l'ONU lança ainsi une de ses premières interventions d'envergure pour y mettre fin. Tshombe fut banni, puis il revint, mais du côté du pouvoir central cette fois. Avec ses gendarmes katangais, il aida à la répression d'une rébellion à laquelle participa Che Guevara, ainsi qu'un personnage qui allait revenir à l'avant de la scène près de quarante ans plus tard, Laurent-Désiré Kabila. Le troisième personnage, Kasavubu, le premier Président du Congo indépendant, installa Tshombe au poste de premier ministre, après la victoire de celui-ci aux élections de 1965, avant de le destituer, par crainte de la popularité immense de ce dernier. Et pendant ce temps Mobutu œuvrait, en coulisse à partir de son poste de chef des forces armées, pour prendre le pouvoir. Ce qu'il réussit, sans coup férir, le 24 novembre 1965.

« Les dix premières années des trente ans de règne de Mobutu furent une période d'espoir, d'attentes et de renouveau » (p. 361). Appuyé sur un cours élevé du cuivre et d'autres matières premières, Mobutu put engager le pays sur la voie de l'affranchissement, culturel avant tout. C'est ainsi que les noms, la toponymie, la monnaie furent rebaptisés. La télévision nationale fut créée et devint un instrument essentiel de développement. En matière politique, toutefois, le prix fut élevé : répression de l'opposition, régime de parti unique, éliminations sommaires, propagande généralisée. On pouvait se faire tuer pour le port d'une cravate, assimilée à une tenue coloniale. Le régime prônait une politique de « retour à l'authenticité », ce qui avait pour objectif d'asseoir la domination sur la population et aussi de briser l'Eglise. Les germes de la dérive des deux décennies suivantes s'installaient dans le corps politique et social. Ce fut aussi le temps de la folie des grandeurs, celui des redistributions massives, au risque de faire périr toute l'économie. Du jour au lendemain, tous ceux qui faisaient vivre celle-ci furent privés de leur entreprise ou exploitation, au profit d'un propriétaire parachuté et sans compétences. Après les redistributions, ce fut le moment de la nationalisation, avec des conséquences pires encore. La « zaïrianisation » fit augmenter le chômage, multiplia l'inflation. Et le cours des valeurs premières s'effondra, ce qui fit disparaître la manne céleste et paracheva la catastrophe. Plutôt que de suivre le slogan de « toujours servir » le pays, le principe commun fut de « toujours se servir », dans la caisse.

Les deux décennies suivantes furent celles de la désillusion, puis de l'agonie. Toujours plus enfermé dans l'isolement de son pouvoir népotique, Mobutu perdit tout sens de la réalité, ne fit qu'aggraver les tares du système, sombra corps et âme dans la folie du satrape qu'il était devenu. « Le Zaïre tomba

malade. L'origine la plus profonde de la maladie était le manque de moyens financiers (dû à la crise du cuivre, à la crise du pétrole, à l'échec de la zaïrianisation et à la politique grotesque de dépenses), et ses pires symptômes étaient l'effondrement de l'État et la généralisation de la corruption » (p. 399). Ce fut l'armée qui fut la première à être touchée, alors que les menaces étaient nombreuses aux frontières, comme celle des anciens gendarmes katangais qui s'emparèrent de Kolwezi, en 1978. Mobutu ne dut son salut qu'à des interventions étrangères et, ce faisant, il accrut sa dépendance, entre autre financière. Le pays entra dans une spirale inflationniste qu'aucun plan du FMI ne parvint jamais à enrayer. Ce furent des années de dérive. « Un véritable régime de terreur s'instaura. L'arbitraire régnait en maître et il était impossible de tenter d'y opposer la moindre résistance » (p. 415). Socialement et économiquement, le peuple zaïrois s'enfonça dans la misère, le principe de base étant : « Débrouillez-vous ! ». En espérant sauver sa mise, le Président s'engagea dans un processus de démocratisation, qui aboutit à la constitution de deux pôles, présidentiel d'un côté, autour de l'UDPS de Tshisekedi, de l'autre. Une conférence nationale fut organisée, qui visait à assurer le passage d'une deuxième à une troisième république. Elle se transforma en « Grand Chapardage » (p.429), la population se joignant à la soldatesque pour s'adonner à l'activité favorite des politiciens, le pillage de tout ce qui avait un peu de valeur. Elle aboutit néanmoins, après de nombreuses péripéties, à l'élection d'une assemblée véritablement souveraine et démocratique. Elle désigna Tshisekedi comme Premier ministre. « L'élan démocratique ne semblait plus devoir s'interrompre. Pourtant, c'est ce qui arriva » (p. 435). La transition fut catastrophique et l'opposition, au pouvoir à présent, ne brilla pas par son efficacité, que du contraire.

Les maux de la deuxième république ne firent que s'aggraver sous la troisième. Le pays ne cessa de se décomposer toujours davantage. Les tensions ethniques s'avivèrent, posant les jalons du cauchemar encore à venir. D'autant qu'aux frontières se jouait un des grands drames du vingtième siècle, le génocide rwandais, qui créa une zone de conflit et d'instabilité permanents au cœur même du pays. Pour réduire la menace que constituaient les camps de réfugiés et la domination qu'y exerçaient les milices hutus qu'il venait de chasser du pouvoir à Kigali, Paul Kagame, le nouveau président rwandais, passa à l'action armée, sous couvert de Tutsis zaïrois discriminés et d'autres rebelles, comme Laurent-Désiré Kabila, dont l'opposition au régime de Mobutu s'apparentait plutôt à de l'activité mafieuse et criminelle. Kagame ne voulait rien moins que le départ de Mobutu, outre, la purge des camps frontaliers. Il aida à la fondation de l'Alliance des forces démocratiques pour la libération (AFDL), qui, forte du soutien de la population et des États-

Unis, entreprit de conquérir, une à une, toutes les villes, pour finalement enlever Kinshasa, le 17 mai 1997. Ce jour-là, « Kabila s'autoproclama nouveau chef d'État d'un nouveau pays, la République démocratique du Congo » (p. 461).

C'est sans doute le plus grand conflit oublié du monde que cette Grande guerre africaine, qui martyrise l'Afrique centrale entre 1997 et 2002, et dont les soubresauts se poursuivent sans discontinuer jusqu'aujourd'hui. Monstruosité en continu, dont les mutilations, les viols, les rapt, les assassinats sauvages, les pillages, les mises en coupe réglée et les abus les plus épouvantables sont le lot quotidien. Le récit d'une guerre n'a pas grand intérêt, sinon faire ressortir le martyr d'une population. Et peut-être aussi, à un niveau politique et économique, de pointer du doigt ceux qui en sont les instigateurs, les profiteurs et les victimes. La Grande guerre africaine, c'est une suite ininterrompue d'horreurs, où les victimes se transforment souvent en bourreaux, à l'image des enfants soldats qui prennent (ou sont forcés de prendre) les armes et violentent après avoir vu les leurs être massacrés. C'est le spectacle d'une humanité déshumanisée, d'un monde tellement déstructuré que la seule loi qui prévaut est celle de la force brute. Un monde sans pitié, parce qu'on ne sait même plus quel est le sens de ce mot.

Et pendant ce temps, à Kinshasa, « au lieu de se transformer en une démocratie, le régime de Kabila revint à un régime autoritaire, où tout tournait autour de la personne de Kabila » (p. 466). L'État resta en même temps d'une faiblesse insigne, sans politique, sans appareil, sans projet. Pour ne pas s'aliéner ses principaux soutiens rwandais et ougandais, Kabila se mit à dos la communauté internationale. Puis, il tourna le dos à ses parrains, parce que la haine des Tutsis s'était emparée de toute la population congolaise : « Chaque Tutsi était considéré comme un Rwandais et chaque Rwandais comme l'occupant » (p. 470). Chassés, ceux-ci repartirent vers Kigali pour mieux revenir. La guerre connut trois phases. « Durant chacune de ces phases, le conflit a été marqué par les séquelles du génocide rwandais, la faiblesse de l'État congolais, la vitalité militaire du nouveau Rwanda, la surpopulation de la région autour des Grands Lacs, la perméabilité des vieilles frontières coloniales, l'accentuation des tensions ethniques due à la pauvreté, la présence de richesses naturelles, la militarisation de l'économie informelle, la demande mondiale de matières premières minérales, la demande locale d'armes, l'impuissance des Nations Unies et encore quelques autres aspects » (p. 473).

Laurent-Désiré Kabila fut assassiné en 2001 et son fils, Joseph, fut installé à la hâte sur le trône. On le pensait marionnette, il s'avéra plus consistant que prévu. En décembre 2002, un accord de paix fut signé, qui impliquait le retrait du Rwanda et de l'Ouganda, mais engageait aussi tous les acteurs nationaux, y compris les criminels de guerre. L'accord

était historique, il ouvrait à nouveau la fenêtre de l'espoir. La communauté internationale lui apporta son soutien et la Monuc, la force onusienne de maintien de la paix déployée au Congo, fut renforcée au point de devenir la plus importante opération de l'histoire des Nations-Unies. Ce retour au calme ne signifia pas pour autant le changement de la culture politique, les nouveaux détenteurs du pouvoir s'arrogeant des privilèges dignes de l'ancien régime mobutiste. En outre, l'est du pays resta une zone de troubles, plus restreinte mais sans amoindrissement des souffrances. Quant à la population, elle n'eut souvent pour alternative que le refuge dans la bière ou la prière. Le marché de la première est florissant, l'une des rares terres d'investissement juteux, en dehors des ressources naturelles. Le marché de la seconde ne l'est pas moins, parce qu'il offre des repères, des échappatoires, un semblant d'ordre et de sens, un espace et une communauté où se retrouver et faire quelque chose de sa vie.

Des élections libres furent organisées en 2006, sous l'égide de la Monuc et d'une commission électorale indépendante, qui fit un travail remarquable. Leurs résultats ne permirent toutefois pas de clarifier la situation politique. Le pouvoir réel s'exerce dans l'entourage très proche du président, indépendamment des institutions démocratiques du pays. En termes d'économie, « on observe un léger progrès, mais de telles tendances ne sont en rien révélatrices de la vie de l'homme ordinaire » (p. 546). Et celle-ci est bien peu florissante, le Congo appartenant au groupe des dix pays les moins développés du monde. Dans ce contexte, la Chine a fait son apparition, avec ses entreprises publiques aux moyens quasiment illimités : routes, téléphonie, numérique, banque, chemins de fer. Mais aussi commerce, avec la levée des taxes à l'importation et à l'exportation. « En réalité, il s'agissait d'un troc : des minerais contre des infrastructures » (p. 565). Il est difficile de savoir si le marché est équitable, mais il est sûr que « la Chine a commencé à s'engager de façon structurelle et durable en Afrique, et cette présence va changer la face du monde durant le siècle à venir » (p. 567).

Note

1. Ce livre est remarquable à plus d'un égard : il propose une histoire originale, informée et engagée de cet immense pays d'Afrique, des prémices de la colonisation belge à aujourd'hui ; il le fait dans un style qui le rend accessible à un public plus large que celui des seuls spécialistes ; il mêle étroitement documents, entretiens, observations personnelles, enquêtes anthropologiques et journalistiques, littérature scientifique. On en conseille vivement la lecture.



Kamel Daoud a choisi la phrase suivante pour annoncer le roman : « Aujourd'hui, M'maest encore vivante ». Cette phrase servirait de contrepied à « Aujourd'hui maman est morte »², phrase introductive culte de *L'Étranger* de Camus.

Après d'innombrables études et écrits autour de Camus et de son œuvre, *Le dernier été d'un jeune homme* de Salim Bachi³ paru en 2013 voilà qu'un autre Algérien, Kamel Daoud, nous propose la même année une nouvelle lecture, une nouvelle vision du célèbre roman de Camus qui se déroule à Alger il y a soixante-dix ans.

Si S. Bachi met au-devant de la scène le jeune Camus, c'est un personnage « anonyme » du roman de ce dernier qui intéresse K. Daoud : l'Arabe.

En convoquant l'Histoire et en ressuscitant, d'une manière surprenante, les mémoires à travers cette production, l'auteur installe une écriture originale, à tiroirs et haletante que nous lui connaissions dans ses savoureuses chroniques quotidiennes dans une presse éperdue de liberté à moitié assumée et donc nécessitant des artifices, souvent heureux, dans la durée de la narration à travers l'exercice le plus courant mais aussi le plus périlleux, le roman.

Atypique et ingénieuse sont des qualificatifs d'une écriture élaborée et construite dans l'urgence. La contrainte médiatique obligeant avant de se traduire avec beaucoup de bonheur dans le monde romanesque qui se veut éternel dans la postérité, libre dans l'imagination et paré de poésie.

Au-delà de l'exercice stylistique qui est le cachet de cet auteur et d'un talent certain, s'attaquer à Camus, icône s'il en fut, relève d'un challenge énorme qui ne va pas sans rappeler d'autres tentatives qui ont marqué la littérature⁴. L'entreprise n'est pas sans susciter et alimenter des réactions et des débats toujours passionnés des deux côtés de la Méditerranée. Mais, n'est-ce pas là le meilleur indice de l'originalité interpellatrice, hors des sentiers battus et des idées bien pensantes ? Déconstruire

L'Étranger pour le reconstruire en commençant par « la fin et remontant le cours de l'histoire comme un banc de saumons dessinés au crayon » (p. 14) est une tentative à la limite de l'insolence qui présente des fulgurances de génie. La production tant journalistique que littéraire, devenue « addictive » pour beaucoup d'intellectuels qui s'acharnent à déceler les allusions évoquées, à cerner les illusions dénoncées chaque matin, s'est installée dans la fiction bien léchée d'un roman qui a bousculé les classements et rappelé au sérail des Prix cette littérature maghrébine confinée à la périphérie laborieuse et condamnée à s'éteindre faute de souffle.

Le jeu de miroirs

Si l'on devait identifier le genre de ce premier roman de Daoud, on serait d'abord tenté d'évoquer un exercice

Meursault, contre-enquête ou la nécessaire réécriture

Farida Tilikete

Meursault, contre-enquête de Kamel Daoud¹

Éditions Barzakh, Alger, 2013, pp.160, ISBN 978-23-300-33-729

de reconstruction audacieuse mais habile de *L'Étranger*. Une sorte de nouvelle vision puisque le point de vue, au sens optique du terme, a changé. Un fascinant jeu de miroirs où explosent à la figure du lecteur des oppositions inattendues et révélatrices : *M'ma* vs *maman*, *vivante* vs *morte*, *el roumi* vs l'Arabe, la lune vs soleil :

« la lune m'a obligé à achever l'œuvre que ton héros avait entamée sous le soleil. À chacun l'excuse d'un astre et d'une mère... » (p. 51).

Meursault s'ennuie le dimanche alors qu'Haroun s'ennuie le vendredi, « D'ailleurs, c'est le vendredi que je n'aime pas » (p. 93), « Nous sommes vendredi. C'est la journée la plus proche de la mort dans mon calendrier » (p. 96).

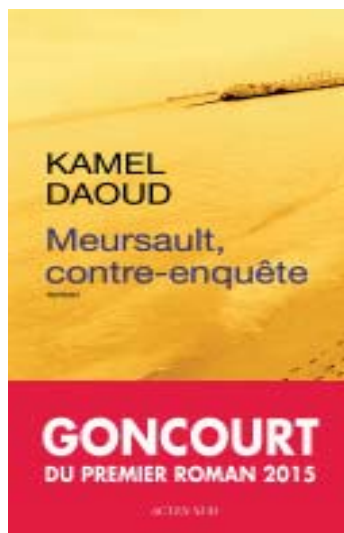
« ...l'éclat des lumières de la morgue » s'oppose aux « pièces sombres » de la maison qui semblent abriter une veillée funèbre, l'assassinat vs la restitution, le prêtre vs l'imam... L'auteur complique la narration en introduisant en abîme des passages entiers de *L'Étranger* qu'il prend le soin de mettre entre guillemets : « La maison était adossée à des rochers et les pilotis qui la soutenaient sur le devant baignaient déjà dans l'eau » (p. 77).

Ou bien encore

« ...tout était ombre et chaque objet, chaque angle, toutes les courbes se dessinaient avec une confusion insultante pour la raison » (p. 115).

Puis, inversant, jusqu'au moindre petit détail de *L'Étranger* mais sans jamais être dans l'incohérence ou dans le plagiat. Ces points troublants concourent à la magie littéraire et renvoient irrésistiblement à un autre roman cathartique de Camus, *La Chute*⁵, considéré comme le texte « Le plus sincère et le moins construit » par Daoud. D'ailleurs, on y retrouve également certaines similitudes comme le décor du bar commun aux deux romans (Djebel Zendel / Mexico-city), le monologue des deux héros (Haroun / Clamance).

Avec son audacieuse imagination, Daoud va pousser le jeu jusqu'à



démentir Meursault et nier l'existence d'une sœur à cet « Arabe » alias Moussa : « Nous étions seulement deux frères, sans sœurs aux mœurs légères comme ton héros l'a suggéré dans son livre » (p.20). Aussi, il fait douter de l'existence de « Raymond », dont ils ne retrouvent pas l'adresse, sa mère et lui : « Elle réclamait la tête de « Rimon », alias

Raymond, qui ne reparut jamais et dont je me demande s'il a jamais existé » (p. 63).

Le désir de réhabilitation

Meursault contre-enquête, c'est aussi un cri d'indignation contre un frère « l'Arabe », victime oubliée, dont la force du roman absurde de Camus a su faire passer sous silence l'indifférence pendant soixante-dix ans sans que cela n'offusque ni les lecteurs ni les spectateurs du film qui en a par la suite, été adapté. « Ce qui me fait mal, chaque fois que j'y pense c'est qu'il l'a tué en l'enjambant, pas en lui tirant dessus » (p.17). Plus loin, il a ajouté : « Le mot arabe y est cité fois et pas un seul prénom, pas une seule fois » (p. 163).

Ce déni volontaire, le narrateur le vit comme une violence choquante : « Mon frère aurait posé un problème de conscience à l'assassin. On ne tue pas un homme facilement quand il a un prénom » (p. 75). Mais au-delà de la narration romanesque se profile l'imaginaire tourmenté de deux communautés qui ont fait l'Histoire avec leurs malentendus, leurs joies de vivre, leurs malheurs et leurs tragédies ; indices à jamais indélébiles dans la mémoire des siècles et que le roman distribue au fil des mots.

Dans une fluidité rythmique des plus agréables, la narration évolue dans une confusion des plus subtiles, absurdement maintenue aussi bien entre Meursault et Camus, qu'entre la mère et la Mère- Patrie « Est-ce que ton héros a menti sur ses propres origines ? Je crois que oui (...) Peut-être que sa mère n'est pas celle que l'on croit » (p. 50).

C'est donc, à Haroun qu'incombe cette lourde tâche non pas de faire enfin justice dans les tribunaux comme nous serions tentés de le croire, ni de venger un frère, une patrie et une Histoire, mais, seulement de rétablir « les équilibres ».

Haroun, c'est le prénom du narrateur. Il est aussi le frère de Moussa, l'Arabe tué par Meursault et à qui l'écriture attribue un nom, enfin, une identité après tant d'années de déni. Est-ce Œdipe qui dépasse enfin le père castrateur, est-ce une remise en cause du credo de l'École Algérieniste⁶ ? L'Arabe est enfin réhabilité. Mais le roman rebondit sur l'épineux problème linguistique de la langue française en Algérie : « un bien vacant » ainsi qualifié par Haroun qui veut légitimer l'usage de cette langue dans sa narration : « Il me fallait apprendre une autre langue que celle-ci [l'arabe]. Pour survivre. Et ce fut celle que je parle en ce moment. (...) »

Les livres et la langue de ton héros me donnèrent progressivement la possibilité de nommer autrement les choses et d'ordonner le monde avec mes propres mots », affirme le narrateur (p. 56).

Au fil de la mémoire et de l'Histoire se décrit dans une littérature fascinante une osmose magique, le personnage archétypal s'approprie ce français, l'adopte et l'adapte « Dans la même langue mais de droite à gauche » (p. 19).

Dès l'amorce de l'histoire d'Haroun, s'impose une autre intertextualité sous forme de signaux et d'indices, une autre grande œuvre : Robinson Crusoé en l'occurrence. Toute l'écriture de ce roman est articulée autour d'une philosophie, d'une quête religieuse et existentielle « un Robinson qui croit changer le destin en tuant son Vendredi, mais découvre qu'il est piégé sur l'île » (p. 17). « Zoudj », c'est le nom qui aurait pu être donné à son frère, dit Haroun, comme « Vendredi a été le nom du nègre de l'autre » (p. 15)⁷. C'est « une Robinsonnade » comme aime à le dire l'auteur lui-même⁸.

Le ton est donné. Le roman de Daoud va se targuer de déconstruire une œuvre monumentale de l'écriture de l'absurde, *L'Étranger*, et la reconstruire dans un esprit tout aussi absurde en commençant par la fin, dans une langue adaptée au narrateur : « Tu peux retourner cette histoire dans tous les sens, elle ne tient pas la route » (p. 75). La trame de fond est une philosophie à laquelle seul le mythe de Robinson semble répondre et dans lequel Haroun retrouve le Salut : « Hors des livres qui racontent point de salut, que des bulles de savon qui éclatent » (p. 39).

La symbolique des prénoms

En littérature, très souvent, les désignatifs ressortissent de la symbolique. **Moussa**, l'Arabe oublié, dénigré et méprisé par Meursault mais aussi par la Justice et l'Histoire, c'est aussi le prénom d'un prophète : **Moïse**. L'origine de ce choix pourrait être à la fois le personnage mythique qu'est ce prophète libérateur d'un peuple égaré, mais aussi un écho à Meursault ayant subi quelques altérations avec le temps. **Haroun**, alias Aaron, est le frère de **Moïse** dans la Bible et le Coran. Dans l'islamologie, il est porte-parole de son frère le prophète. Moïse ayant un



défaut de langue, **Haroun**, son alter ego son « jumeau insoupçonnable » se charge de toutes les harangues et de toutes les communications (pour employer un terme de notre siècle). Le Haroun de Daoud se charge d'éclaircir l'Histoire, de raconter l'histoire et d'incarner la justice immanente : « Tu peux en rire, c'est un peu ma mission : être revendeur de silence de coulisses (...) c'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai appris à parler cette langue et à l'écrire ; pour parler à la place d'un mort, continuer un peu ses phrases

(...) » (p. 13). Comme **Joseph** Larquais était la victime de Haroun, **Youssef**, dans le Coran, a été victime de ses frères qui ont tenté de l'assassiner puis de la femme du Pharaon qui l'a accusé injustement d'adultère⁹. **Mériem**, son premier et unique amour, la sœur de Moïse et d'Haroun, fille d'Umrane dans le Coran mais également un détournement de **Marie**, la Sainte vierge et **Marie** la maîtresse de Meursault. Autant de références aux religions monothéistes.

L'aveu

Installé dans un bar oranais, le Titanic, où il est interrogé par un universitaire parisien, Haroun se lance dans un soliloque quasi théâtral sans jamais pour autant ignorer son lecteur qu'il interpelle de temps à autres. Le nom des lieux rappelle un échouage célèbre, Haroun harangue de manière mythique et l'interlocuteur est un titi parisien, l'Occident bon enfant incarné. Le narrateur se lâche et c'est un cri de haine et de rage qu'il lance contre l'assassin de son frère. Début d'un long monologue entrecoupé de confidences sur cette mère aussi envahissante que mal aimante, qui l'empêche de vivre et d'exister au point d'en renier même son corps, au point de se sentir coupable d'avoir survécu à Moussa, le frère assassiné : « Que veux-tu qu'un adolescent fasse, ainsi piégé entre la mère et la mort ? » (p.62). Une mère qu'il avoue avoir pourtant tendrement aimée : « L'ai-je aimée ? Bien sûr. Chez nous, la mère est la moitié du monde » (p. 55). Haroun s'attarde bien plus sur sa relation complexe, quasi incestueuse et castratrice, avec sa mère, que sur la mort de son frère « Ce qui comptait surtout dans ces moment-là, c'était cette proximité presque sensuelle d'avec *M'ma* » (p.30) ou bien encore « Chaque fois, elle veillait sur mon corps avec une attention frisant le pêché, une sollicitude teintée d'un je-ne-sais-quoi d'incestueux » (p.61). Ce monologue finira par l'aveu d'un secret longtemps tu : celui d'un autre meurtre commis sur un colon nommé Joseph par Haroun lui-même au lendemain de l'indépendance. Un acte gratuit et injustifié aussi « banal » que le meurtre de son frère vingt ans plus tôt. Une vengeance et/ou une libération (liberté ?).

Du coup, Haroun se retrouve un peu dans la peau de Meursault, étant devenu meurtrier comme lui. Il s'identifie

parfois à lui : « Je te jure que je comprends mieux ton héros quand il s'attarde plutôt sur sa mère que sur mon frère » (p. 55).

Haroun avoue : « ...aussi j'y cherchais [dans *L'Étranger*] des traces de mon frère, j'y retrouvais mon reflet, me découvrant presque sosie du meurtrier » (p.175). Ils finissent même par se confondre : « j'ai tiré deux fois. Deux balles. L'une dans le ventre et l'autre dans le cou. Au total, cela fait sept, pensai-je sur le champ, absurdement (sauf que les cinq premières, celles qui avaient tué mon frère, avaient été tirées vingt ans auparavant) » (p. 105). L'autre confusion, celle de Meursault et d'Albert Camus : tout au long de ses confidences, Haroun confond Meursault et Camus « Le livre d'Albert Meursault » (p.175).

Le faux procès

Tout comme Meursault, l'arrestation de Haroun a finalement lieu. Mais, contrairement à Meursault, le procès de Haroun n'aura pas lieu. Haroun ne sera pas jugé pour avoir tué un *roumi*. (Meursault a-t-il réellement été condamné pour avoir tué un Arabe ?). Mais, tout comme Meursault, il est plus rongé par l'indifférence que lui porte sa mère que par le remord de son crime gratuit.

L'interrogatoire constitue sans doute la partie du roman où l'absurde atteint son paroxysme. Un peu comme dans le procès de Meursault à qui on reprochait de ne pas avoir pleuré la mort de sa mère, Haroun, sera accusé de ne pas avoir défendu sa Mère-Patrie, « Je le savais bien, je n'étais pas ici pour avoir tué Joseph Larquais (...) j'étais là pour l'avoir tué tout seul, et pas pour les bonnes raisons... » (p. 146). « Je trouvais presque insultante la légèreté avec laquelle on considérerait mon crime. (...) Seul l'horaire semblait poser un vague problème » (p. 149).

Un livre, des livres

Roman à multiple facettes avec la narration d'une histoire imbriquée avec des postures de l'Histoire. Une écriture virevoltante, qui surgit là où on ne l'attend pas, avec des mots sans cesse renvoyant aux conflits avec les autres et avec soi, tissé aux mailles de la religion et aux cris des damnés de l'Histoire. Le texte trahit constamment la complication du monde méditerranéen, traversé par les monothéismes, habité par les mythes et animés par les espoirs.

Ainsi l'intertextualité rythme ce récit. Daoud fait allusion à d'autres écrits profanes ou sacrés :

- Robinson Crusoé : « Que faire d'un homme que vous rencontrez sur une île déserte et qui vous dit qu'il a tué, la veille, un Vendredi ? Rien » (p.69).
- Les fables de la Fontaine : « Moussa est un Arabe que l'on peut

remplacer par mille autres de son espèce, ou même par un corbeau ou un roseau, ou que saisje encore ? »¹⁰ (p. 69).

« Elle en avait insulté la grandmère peut-être ou l'une de ses parentes ou, au moins, une *roumia* comme lui »¹¹ (p. 65).

- La Peste : « J'aime Oran la nuit, malgré la prolifération des rats » (p. 70).
- La trilogie de Dib en évoquant le mythe du pain : « Est-ce que tu apporteras du pain ? » (p.85). « J'aimais voler le pain caché audessus de l'armoire de *M'ma* » (p. 83).
- Le Coran : « Si vous tuez une seule âme, c'est comme si vous aviez tué l'humanité entière » (p. 125).
- L'allusion au Paradis : « Mon expérience à moi du fruit volé au paradis » (p. 84).
- À Joseph : « La trace de cette tombe qui a été creusée comme le puits du prophète Youssef » (p. 68).
- À Moïse : « Donc quand Moussa s'en est allé vers la montagne parler d'éternité à Dieu » (p. 74).
- Au peuple de Moïse : « C'est ton héros qui tue (...) c'est moi qui suis condamné à l'errance... » (p. 67).
- À Abel et Caïn : « D'une certaine manière, ton Caïn a tué mon frère pour... rien ! » et « Jusqu'à Abel ou son frère » (p. 80). « L'histoire de Caïn et Abel, mais à la fin de l'humanité, pas à ses débuts » (p.123).
- À la Sainte Marie : « La fameuse Marie, élevée dans la serre d'une innocence impossible » (p. 86).
- À Ibliss¹² : « Je ne me prosternerai pas au pied de ton tas d'argile » (p. 187).

Construite avec dextérité, l'écriture délirante emporte le lecteur dans un tourbillon aussi absurde que la prosaïque réalité et aussi ludique que les artifices littéraires. Est prégnant également le triptyque relationnel, mère, mort et amour : « La mère, la mort, l'amour, tout le monde est partagé inégalement entre ces pôles de fascination » (p.95). Mais la relation fondamentale que le lecteur retrouve tout au long de son roman naît d'un très subtile effort qui nourrit cette ambiguïté entre la Mère (*M'ma* en algérien) et la Mère-Patrie qui a été utilisé par Camus pour expliquer son attermolement face à son statut d'intellectuel : « Mais *M'ma* était là, m'interdisant toute dérobade et exigeant ce qu'elle ne pouvait obtenir de ses propres mains : la vengeance » (p. 115). Encore un bégaiement collectif de l'Histoire, des intellectuels comme Camus, des personnages qui font la narration et au final de la société représentée. Peu de romans

ont atteint ce degré de nuances dans la représentation des tiraillements sociaux légués par l'Histoire, des imaginaires façonnés par la doxa et le sacré, des imbroglios propres à l'humain parce que, consubstantiellement, il est tout sauf simple. Ce roman mérite l'intérêt que lui ont porté les plus hautes autorités littéraires, il marquera le paysage idoine pour longtemps.

Notes

1. Kamel Daoud : auteur algérien qui a obtenu le prix Goncourt de sa première œuvre en mai 2015.
2. Camus, Albert, 1988, *L'Étranger*, édition ENAG, Alger, p.3.
3. Salim Bachi, voir bibliographie.
4. Toute proportion gardée, Roland Barthes et son *S/Z essai sur Sarrasine d'Honoré de Balzac*, Éditions du Seuil, Paris, 1970, ou bien *Sur Racine*, Éditions du Seuil, Paris, 1963.
5. En 1956, Camus publie *La Chute*, « Livre pessimiste dans lequel il s'en prend à l'existentialisme sans pour autant s'épargner lui-même » in Wikipédia (consultée le 12/02/2015).
6. École littéraire qui confortait l'europpéen dans son rôle de civilisateur de l'indigène infra humain.^æ
7. Allusion faite aux personnages du roman d'aventures « Robinson Crusoë » de Daniel Defoe, première publication en 1719, Angleterre.
8. Propos recueillis dans l'interview accordée à Berbère TV lors de l'émission AWAL présentée par Hamid Adnani, septembre 2014, https://www.youtube.com/watch?v=_DzJE5ZtMhQ.
9. Référence à la sourate XII « Sourate Youssouf » du Coran.
10. Référence aux fables « Le chêne et le roseau » et « Le corbeau et le renard ».
11. Référence à la fable le loup et l'agneau : « Si ce n'est toi c'est donc ton frère, (...) C'est donc quelqu'un des tiens ».
12. L'ange Ibliss dans l'islamologie a refusé de se prosterner devant Adam.

Bibliographie

Le Coran, édition bilingue, traduction du Dr. Salah Eddine Kechrid, Dar el Gharb islami, 5^{ème} édition, Beyrouth, 1990.

Bachi, Salim, 2013, *Le dernier été d'un jeune homme*, Flammarion, Paris, septembre 2013 ; Barzakh, Alger.

Camus, Albert , 1942, *L'Étranger*, Paris : Gallimard.

Camus, Albert, 1947, *La Peste*, Paris : Gallimard.

Defoë, Daniel, *Robinson Crusoé*, première édition en 1719.

Dib, Mohamed, 1952, *La Grande maison*, Paris : Seuil.

L'Incendie, 1954, Paris : Seuil.



Des pierres dans les mortiers et non du maïs !

Mutations dans les villages aurifères du sud-est du Sénégal

Bakary Doucouré

Des pierres dans les mortiers et non du maïs ! est un ouvrage qui décrit et analyse les mutations entraînées par l'orpaillage dans les villages du sud-est du Sénégal, en l'occurrence ceux de la Région de Kédougou. Il traduit le passage d'une économie agricole dans certains villages du Niokolo à une économie minière. S'appuyant sur une démarche socio-anthropologique, l'auteur est parvenu à se faufiler avec beaucoup de réussite dans la vie aussi bien palpitante et risquée que sinueuse des orpailleurs et des villages aurifères. Cette immersion réussie ainsi que les enquêtes de terrain lui ont permis d'accéder à une quantité importante d'informations et de données sur le caractère artisanal de l'exploitation aurifère dans les villages, sur les nombreux problèmes qu'entraînent les perceptions et les représentations de l'or et de l'orpaillage chez les communautés locales et allochtones. Ce livre montre aussi les similitudes entre les villages aurifères en partant des observations effectuées à Bantako et dans d'autres villages aurifères. Sa force se trouve dans le fait qu'elle permet une connaissance approfondie de l'orpaillage et de l'organisation de son activité, mais aussi

ISBN : 978-86978-611-0

Pages : 164



Partant de l'idée que les associations sont des dispositifs sociaux-producteurs de sens, l'auteur de ce livre, Roch Yao Ghabéli, s'intéresse aux « associations d'originaires », un phénomène répandu à travers toute l'Afrique subsaharienne et connu en Côte d'Ivoire sous le nom de « mutuelles de développement », et ce, depuis les années 1980. En conséquence, pour la présente étude, les deux expressions : « mutuelles de développement » et « associations d'originaires » désignent la même réalité (p. 32). Ces associations constituent depuis la colonisation de ce pays un des aspects les plus visibles de sociabilité, de participation à la vie politique et au processus de transformation de la société rurale suite au processus de son urbanisation et de sa modernisation.

Dans une démarche anthropologique, l'auteur cherche à comprendre le sens voire la symbolique qui est derrière l'adhésion à ces associations : comment fonctionnent-elles ? Quelle est leur vocation ? Comment le conflit est-il vécu au sein de ces associations ? Quel rôle jouent-elles dans les transformations socio-spatiales des villages ? L'auteur compare trois associations d'originaires implantées dans trois villages différents selon leurs appartenances ethniques, modèle culturel, situation géographique et économie locale. Il s'agit de l'Association Régionale d'Expansion Économique de Bonoua (AREBO), la Mutuelle de Développement Économique et Social de Godélilié (MUDESGO) et la Mutuelle de Développement Économique et Social de Tanguelan (MUDEST). Dans cette comparaison, R.-Y. Ghabéli revient sur l'histoire, l'évolution, les réalisations et les échecs de ces associations.

L'originalité de ce travail repose, en particulier sur le fait que l'auteur fonde son approche de l'idéologie des mutuelles de développement dans la société ivoirienne sur l'interprétation et l'analyse des réalités observées de l'intérieur, dans une dimension microsociale. Ainsi, ce sont trois chapitres entiers (2, 3 et 4) qui analysent les conditions microsociales de la création des mutuelles de développement. La création des associations des originaires par les « cadres » vise explicitement à regrouper l'ensemble des originaires vivant en

dehors du village dans le but de le développer et le moderniser, le lieu d'origine. Dans ces conditions, la naissance des mutuelles de développement se fait selon trois modalités. La première est celle de l'appel au rassemblement des « fils et filles » de la région ou du village. Les acteurs sociaux revendiquent des droits et justifient des attentes vis-à-vis des originaires du village dans un langage purement parental. Cela se manifeste par des comportements de solidarité ethnique. La seconde modalité de création des mutuelles de développement renvoie à l'émergence d'une nouvelle génération toute jeune de cadres originaires. Cette génération des jeunes cadres souhaite rompre avec les cadres aînés qui n'arriveraient pas à réaliser le développement auquel aspirent les villageois depuis l'indépendance nationale. Selon une troisième modalité, les mutuelles de développement naissent sur la base de l'incompétence et de la disqualification des associations antérieures qui, au lieu de se mobiliser pour la modernisation villageoise, elles s'orientaient plutôt vers l'animation culturelle (pp. 51-52).

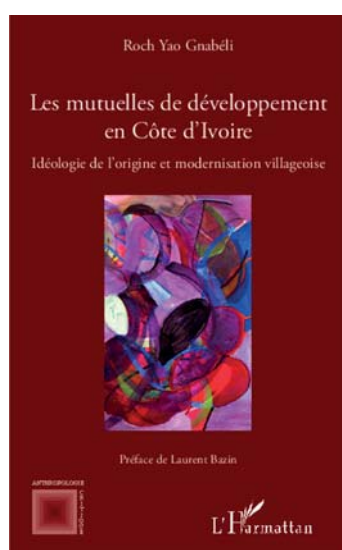
Aussi, l'importance de cette étude s'inscrit dans un cadre plus général car les dynamiques internes aux mutuelles de développement et les conflits autour du politique dépassent le contexte national de la Côte d'Ivoire pour se situer à l'échelle internationale ou globale. Les mutuelles

Modernisation villageoise et idéologie des origines en Côte d'Ivoire

Samir Rebiai

Les Mutuelles de développement en Côte d'Ivoire. Idéologie de l'origine et modernisation villageoise par Roch Yao Ghabéli

Éditions l'Harmattan, 2014, pp. 256, ISBN : 978-2-343-04765-2, prix 25 €



de développement sont les dispositifs officiels ou institutionnels qui maintiennent la production de ce que Roch Yao Ghabéli nomme « la production d'une identité autochtone en Côte d'Ivoire »¹.

Cette enquête autour des mutuelles de développement en Côte d'Ivoire a été réalisée entre 2002 et

2005, auprès d'une trentaine de mutuelles de développement, une période qui avait suivi les plans d'ajustement structurel des années 1980. Pour mieux comprendre les enjeux autour du pouvoir et les différents moyens mobilisés par les cadres des associations afin de capter les ressources et les richesses matérielles, l'auteur s'arrête sur la réalité du lien avec l'origine qui, selon lui, a besoin d'être construit. C'est le travail que font les mutuelles de développement : « Une des particularités de ces associations est de fournir aux originaires le cadre idéologique donnant un sens à leur participation collective au développement du village ou de la région » (p. 26). R.-Y. Ghabéli en vient ainsi à introduire une notion qui paraît particulièrement opératoire et féconde, celle de « supériorité du village d'origine » (p. 182) sur les villages voisins. Ce sont ces associations qui formulent et diffusent les sentiments des originaires à l'égard du lieu d'origine. Ce prestige recherché dans l'histoire crée des scènes de tension et de conflit tout en mobilisant les ressources symboliques par les « Fils et les Filles » du village pour le développement et la modernisation villageoise².

Dans le chapitre cinq de ce livre, l'auteur examine les ressources financières et les capacités de mobilisation de ses ressources par ces groupements. Le travail de terrain qu'a mené R.-Y. Ghabéli au sein des trois associations a montré que la capacité de ces dernières à construire socialement les moyens matériels et financiers, c'est-à-dire leur capacité à rendre légitime soit les cotisations aux yeux des originaires, soit les dons offerts par les partenaires extérieurs, renvoie également aux productions idéologiques et symboliques de ces groupements (p.117). À ce niveau, l'auteur met en évidence la production idéologique et l'imaginaire associés à la collecte de fonds auprès des originaires. Ainsi, dans une analyse détaillée, il compare la source du financement dans les trois associations (Tanguelan, Godélilié et Bonoua) afin de mieux éclairer les corrélations entre les sphères matérielle, structurelle, idéologique et symbolique des mutuelles de développement. Par exemple, pour le financement de la Mutuelle de développement économique et sociale de Tanguelan, R.-Y. Ghabéli estime que les cotisations de l'ensemble des adhérents sont passées de 2,5 millions FCFA (Franc des Communautés Financières d'Afrique) en 1982 à 5 millions FCFA en 1983. Ensuite, a suivi une baisse allant de 2,6 millions FCFA en 1984 à 1,4 millions FCFA en 1987. En 1998, le volume des cotisations a augmenté et est passé de 3,5 millions FCFA en 1988 à 7,4 millions FCFA en 1989, puis à 9,8 millions FCFA en 1995. Cette tendance s'est maintenue jusqu'à 1998, date d'ouverture du collège moderne public du village (p. 119).

Les chapitres six, sept, huit et neuf identifient et analysent successivement les productions matérielles, idéologiques, sociales et symboliques des mutuelles de développement. Comment Les associations d'originaires interviennent concrètement dans la construction et l'équipement des villages ? Dans l'économie ? Et dans la production culturelle et symbolique ? Ces associations sont aussi, selon l'auteur, des lieux de pouvoir, voire d'exercice et de contrôle de pouvoir par les originaires dans le village et en dehors du village. En d'autres termes, ces cadres semblent investir ces lieux afin de trouver une légitimité de leur supériorité et de leur

intervention, notamment dans la gestion des biens fonciers.

La production idéologique des mutuelles de développement désigne, selon les résultats de l'enquête de Ghabéli, la façon dont les acteurs sociaux définissent et théorisent, voire même légitiment le rôle accordé à ces associations. La mutuelle de développement est un appareil idéologique (selon l'expression d'Althusser), représenté par ses dirigeants. C'est cette mutuelle qui fabrique, formule et diffuse les représentations et véhicule ce que pensent les gens ainsi que leurs sentiments. Ainsi, l'attachement des originaires au lieu d'origine et l'idéologie de la supériorité de leur village sur les villages voisins, est perçu comme quelque chose de légitime. La propagande des cadres, qui vise à moderniser le village et à stimuler l'activité, suppose que la reconnaissance de leur compétence exclusive et une position dominante leurs soient reconnues et acceptées par les villageois et par l'État (p. 142).

L'idéologie des associations d'originaires désigne les bonnes conduites et les bons sentiments vis-à-vis du lieu d'origine : amour du village, respect des aînés. Elle désigne aussi les dangers qui peuvent entraver le développement du village : les conflits entre familles, entre lignages, entre cadres, entre originaires ainsi que le sentiment de jalousie que suscitent les villages avoisinants.

D'après l'auteur, la production idéologique des mutuelles de développement constitue une composante de première importance parmi l'ensemble des productions de ces associations. C'est une production transversale aux autres formes de production. Elle est présente partout dans la sphère sociale

des mutuelles. Toutefois, la mission des mutuelles est de rendre légitime, aux yeux des originaires, le fait de se mettre au service du village ou de la région d'origine. C'est cette capacité idéologique et symbolique qui rend légitime cette mise en scène et qui lui donne un caractère singulier et spécifique.

Partant de l'idée que les associations d'originaires sont aussi associées à la construction d'un système de rapports et de relations, R.-Y. Ghabéli expose dans le chapitre 8 les rapports sociaux internes que produit la mutuelle de développement de Godélilié. Dès sa mise en place, cette association mobilisait tous les moyens afin de maintenir l'ordre et de mettre fin aux clivages et aux divisions internes au sein du village, en rassemblant tout le monde autour de l'intérêt commun centré sur le village. À cet effet, ont été créés des postes de chef de quartier représentant la direction de la mutuelle dans les principales circonscriptions d'Abidjan. L'association s'est fixée également comme objectif le renforcement de l'interconnaissance, de l'entraide et de la fraternité entre les originaires du village. En réalité, la reconstruction des liens sociaux voulue par la mutuelle de développement devait être associée à la production d'un imaginaire. Sous cet angle, la modernisation du village signifie également une reconstruction des rapports aux villages voisins. Dans un sens, le village d'origine est supposé avoir perdu injustement une position dominante ou des privilèges au profit d'un de ses voisins, ce qui nécessiterait une opération de reconquête du prestige perdu qui passerait, selon l'auteur, par la modernisation villageoise (p. 207).

Si la mutuelle de développement, associée à la reconstruction du rapport à

l'origine, produit du sens, l'analyse de cette production symbolique est réalisée, dans le travail de R.-Y. Ghabéli, à travers quatre cas de figure significatifs, à savoir : 1) l'inexistence d'un siège pour les associations, 2) la distribution de terrains lotis aux originaires, 3) l'aménagement de l'espace villageois et 4) la fabrication de formes d'imaginaire à travers des écriteaux et des décorations (p. 209).

Le dernier chapitre de l'ouvrage met l'accent sur la manière dont les mutuelles de développement structurent leurs rapports à l'État. Ce rapport, préconise l'auteur, peut être appréhendé de deux manières : soit par l'analyse du comportement de l'État vis-à-vis des mutuelles de développement, soit par l'approche compréhensive des manières dont les associations d'originaires essaient de drainer vers le village des ressources octroyées par la puissance publique. Ainsi, les associations d'originaires apparaissent comme des objets politiques parmi d'autres. Elles le sont dans leurs rapports au village d'origine, dans la mesure où elles sont déterminantes et déterminées par l'ordre politique villageois.

Pour conclure, R.-Y. Ghabéli constate que les mutuelles de développement présentent le retour à l'origine comme la solution idoine à la persistance du sous-développement. En d'autres termes, l'aspiration à la modernité reste forte depuis la période coloniale mais n'a pu venir conséquemment des politiques publiques de l'État. C'est une crise du développement qui reste liée à l'idéologie du retour à l'origine (p. 231). Ce qui paraît essentiel dans l'organisation et le fonctionnement des mutuelles de développement est bien leur capacité idéologique à donner du sens dans leur

rapport au village et aux originaires. Donc, ce que produisent ces associations sur un plan matériel, symbolique et idéologique n'a de pertinence aux yeux des dirigeants que par rapport à cet attachement des émigrés à leur origine. C'est pour cela, dit l'auteur que tels groupements peuvent survivre sociologiquement à l'aide de productions idéologiques et / ou symboliques sans agir concrètement sur le terrain et sans réaliser de productions matérielles.

Le fait que l'accès à la modernité et au développement n'est plus défini par opposition à l'appartenance tribale et ethnique, mais plutôt comme conditionné par le renforcement de l'appartenance à l'origine, semble induire un réinvestissement de la tradition et de l'origine dans les rapports internes à la scène villageoise. Dans ce climat conflictuel, les mutuelles de développement deviennent un lieu stratégique d'ancrage du politique dans l'origine ; elles sont, à la fois, des communautés symboliques définissant l'accès à la citoyenneté, et des supports et réceptacles des tensions sociales de la société ivoirienne. Ces tensions pouvant menacer, en retour, l'unité de ces communautés et leurs capacités en mouvement.

Notes

1. Roch Yao Ghabéli, 2008, « La production d'une identité autochtone en Côte d'Ivoire », *Journal des anthropologues*, 114-115, 247-275.
2. Dans la préface du livre (p. 13), Laurent Bazin parle de « Fixation dans l'origine ».

Introduction

Premier président noir de l'Afrique du Sud, décédé le 5 décembre 2013, Nelson Mandela, de son vrai nom Xhosa Rolihlahla' Madiba (son nom du clan), Nelson étant le prénom que sa première maîtresse d'école lui donna. Il naquit à Mvezo, un petit village de campagne au bord de la rivière Mbashe, dans le district d'Umtata, la capitale du Transkei. Sa famille est d'origine royale (Thembus), l'année de sa naissance (18 juillet 1918) coïncida avec la fin de la première Guerre mondiale, elle fut aussi celle de la grippe espagnole dans le monde et de la participation du Congrès Africain National (ANC) à la Conférence de paix de Versailles.

L'idée d'écrire ses mémoires est née en prison à la demande de ses camarades de cellule, qui ambitionnaient de rappeler au peuple sud-africain pourquoi ils luttèrent. Ils espéraient que ce manuscrit deviendrait une source d'inspiration pour les jeunes combattants

Nelson Mandela : se soumettre ou combattre

Khedidja Mokeddem

Nelson Mandela. Un long chemin vers la liberté par Nelson Mandela

Edition Fayard, Paris, 2013, pp.768 , ISBN-978-2-253-14063-4.

de la liberté. Ainsi, *Nelson Mandela. Un long chemin vers la liberté* est une autobiographie retraçant la trajectoire de son auteur, inscrite dans le contexte de l'histoire de son pays. C'est un manuscrit incontournable sur les grands mouvements et bouleversements de la fin du XXe siècle, c'est également le témoignage d'un homme dont la destinée fut étroitement associée à celle de son pays (*Être Africain en Afrique du Sud signifie qu'on est politisé à l'instant de sa naissance, qu'on le sache ou non*) (p. 118). Dans ce livre de onze chapitres, commencé en 1974 au pénitencier de Robben Island et achevé en 1990, Mandela reconstruit l'histoire de son combat contre l'immoralité de

l'Apartheid et la brutalité de l'État qui cautionnait ce système. Il nous fait connaître l'histoire de trois quarts de siècle de lutte contre la loi de la minorité blanche qui faisait de la couleur, l'arbitre unique entre les individus.

Une enfance et une adolescence à la campagne

Nelson Mandela, enfant de la troisième épouse, avait neuf ans quand il quitta une enfance passée dans la nature à jouer, à se battre, à fabriquer des animaux d'argile, à glisser sur les énormes rochers, et à boire du lait au pis des vaches. Son père, Gadla Henry Mphakanyiswa, était chef coutumier, conseiller du roi, mais aussi un faiseur de rois. Sa mère, Noseki

Fanny, était du clan Ama-mpemvu. Nelson Mandela allait à l'école, habillé d'un pantalon tenu par une ficelle aux jambes coupées, dont il était fier, car c'était un vieux vêtement de son père. Après la mort de ce dernier, sa vie a changé et un nouveau monde s'ouvrit à lui en quittant son village Qunu, pour aller vivre à Mqhekezwani où Jongintaba, un chef, devint son tuteur et l'éleva comme son propre fils. Mandela prit peu à peu conscience de l'immensité de l'histoire africaine et comprit que les hommes blancs avaient divisé le peuple noir, et ne lui avaient apporté que misère et déloyauté. Il comprit que l'histoire de l'Afrique du Sud avait commencé bien avant l'arrivée de Jan Van Riebeeck au Cap de Bonne-Espérance en 1652. En janvier 1934, comme l'exige la tradition xhosa, Nelson fut circoncis et entra dans le monde des adultes. Il rejoignit le collège de Clarkebury où il fut pensionnaire. Son esprit s'ouvrit quand il quitta Clarkebury pour Healdtown, le plus grand lycée africain au Sud de l'Équateur. L'Afrique grandit encore en lui lors de la visite d'un poète qui inculqua aux lycéens l'importance de la culture noire

et leur affirma que les blancs n’ont pas le droit de s’emparer de leur pays. À cette période, Mandela commença à pratiquer la boxe, un sport qui lui apporta assurance et fermeté. En 1938, il entra à l’Université de Fort Hare. Le nationalisme africain ayant cheminé en lui, il prit conscience que les Africains de toutes les tribus ont beaucoup de choses en commun. En plus de ses études, il participa à ses premiers combats pour la démocratie.

A Johannesburg, où il ouvrit son premier cabinet d’avocat en août 1952 et où il rencontra sa première femme Evelynne, un nouveau monde s’ouvrit à lui, un monde de convictions et de débats politiques. Ne s’entendant pas avec les responsables du Congrès National Africain (ANC), il fonda avec Walter Sisulu et Oliver Tambo la Ligue de jeunesse (dont le président fut l’avocat Anton Lembede-Mandéla). Cela fut l’un des premiers actes politiques de Mandela qui, à cette époque, était fermement opposé à l’entrée des communistes ou des blancs dans la Ligue.

Mandela : une vie dédiée au combat

Un certain nombre d’événements ont influencé le développement de la conscience politique de Mandela. On peut citer : la grève des mineurs de 1946 à l’initiative de J.-B. Marks, Dan Tloome, Gaur Radebe et d’un certain nombre de militants ouvriers de l’ANC et du syndicat des mineurs africains (AMWU) ; les élections de 1946, de l’Asiatic Land Tenure Act, initiées par le gouvernement Smuts qui estreignait la liberté de déplacement des indiens et délimitait les zones dans lesquelles ils pouvaient résider et commercer ; la résistance passive de la communauté indienne conduite par le Dr. Dadou et le Dr. G.-M. Niker, président du Natal Indian Congress Party. Son élection en 1947 au comité exécutif de l’ANC sera une étape marquant son engagement officiel dans l’organisation. Les élections de 1948 vont permettre à Mandela de comprendre les fondements idéologiques inflexibles des partis politiques blancs qui encourageaient l’Apartheid et maintenaient les africains, les indiens et les métis dans une position inférieure (loi 1949 interdisant les mariages mixtes, l’immorality Act, incriminant les relations sexuelles entre blancs et noirs, le vote du Group Areas Act, imposant des zones

urbaines séparées pour chaque groupe racial...).

Inspiré par la lutte pacifique de Gandhi, Mandela mena, tout d’abord, une lutte non violente et ce, afin de préserver l’ANC de la répression du gouvernement. Le succès de la première manifestation du défi et de désobéissance lui coûta neuf mois de prison en 1952. Après son acquittement, il créa le mouvement armé au sein de l’ANC, *Umkhonto We Sizwe (MK)*, qui veut dire « la lance de la nation ». En février 1962, il conduisit la délégation de l’ANC à la Conférence d’Addis-Abeba, ce qui lui permit de trouver un soutien politique et financier à l’action militaire et, plus important, un lieu d’entraînement. L’exemple algérien fut pour lui un modèle qu’il découvrit en visitant le quartier général de l’armée du Front de libération nationale (FLN) à Oujda au Maroc.

Arrêté de nouveau le 12 juillet 1963, Mandela fut condamné aux travaux forcés à perpétuité avec un groupe d’amis : Walter Raymond, Grown, Kathy, Andrew et Elias. Après vingt ans d’incarcération à Robben Island, il fût transféré avec ses amis à la prison de Pollsmoor puis à Victor Vester. De puissants mouvements politiques se constituaient dans le pays en ce moment contre la nouvelle constitution de l’Apartheid de 1983. Le gouvernement sud-africain subissait une pression internationale de plus en plus forte et des sanctions économiques furent imposées à Pretoria. Confronté à des troubles intérieurs et à une pression extérieure, le gouvernement proposa de libérer Mandela à condition que ce dernier rejette la violence comme instrument politique. Cette situation obligea le Ministère de la loi et de l’ordre à libérer des prisonniers politiques.

Le 11 février 1990, Mandela fut libéré, il est élu à la tête de l’ANC en juillet 1991. En décembre 1991 naquit la Convention pour une Afrique du Sud Démocratique (CODESA), la plus grande convention institutionnelle depuis 1909 et le premier forum de négociation entre l’ANC, le gouvernement et d’autres organisations politiques, de la communauté européenne, du

Commonwealth et de l’Unité africaine. Après des mois de négociations, le 3 juin 1993, le Forum multipartis décida d’une date pour les premières élections nationales non raciales. Le 27 avril 1994, pour la première fois dans l’histoire de l’Afrique du sud, la majorité noire alla aux urnes pour élire son président. Un conseil de direction de transition, composé de membres de chaque parti, assura le déroulement des élections dans de bonnes conditions. En 1993, Mandela reçoit le prix Nobel de la paix, une récompense qui a profondément marqué les esprits et en Avril 1994, il devint le premier président noir de l’Afrique du Sud.

Conclusion

Nelson Mandela. Un long chemin vers la liberté, un livre volumineux (768 pages) riche en informations historiques, dans lequel il raconte ses souvenirs personnels, voire intimes : une enfance et les rites de passage à l’âge adulte. Fugue à Johannesburg, le travail dans les mines et ses études de droit, le premier mariage et le divorce, puis le second mariage avec Winnie, la femme loyale, courageuse et déterminée qui l’a soutenu tout au long de son combat et qui n’a cessé de l’aimer même après leurs séparation. Il décrit son combat contre la discrimination raciale et contre l’apartheid. Il raconte une prise de conscience nationaliste africaine, en analysant la situation en Afrique du Sud et dans le monde ainsi que les actes de désobéissances et de défi, la clandestinité, la lutte armée et la prison, l’attente, mais aussi l’espoir. Il y a énormément d’émotions dans ce livre, et de quoi être saisi par le personnage, par son parcours de vie passé dans la solitude, pendant un long moment dans l’ombre d’une prison, par son courage, sa patience, sa modestie et sa tolérance. Ce livre est dans un sens, un récit réflexif sur soi et sur son histoire de vie, et constitue à la fois une approche personnelle et collective où l’auteur identifie et analyse les moments importants de son parcours en mettant de l’ordre dans le flux désordonné des événements et situations qu’il a vécues et ce en apportant un témoignage vivant. Dans ce livre passionnant, Nelson Mandela donne du sens à des moments divers de son existence, il nous livre

des extraits de ses discours et des lettres écrites à sa famille et à ses amis qui, dans la plupart des cas, furent censurées ou interdites d’envoi par les autorités pénitentiaires. Il donna de la visibilité à une démarche et une philosophie politique tantôt pacifique tantôt violente.

Avant qu’*Un long chemin vers la liberté* ne soit publié pour la première fois en 1995, Mandela l’a fait lire au producteur sud-Africain d’origine indienne, Anant Singt, sympathisant, autrefois, du mouvement anti-racial. Deux mois après la publication du livre, Singh retient la proposition de Mandela de le mettre en scène en lui donnant le droit d’adaptation. En retour Singh, produisit un film dont Mandela était fier. Il est à préciser que le livre *Nelson Mandela. Un long chemin vers la liberté* ne fut pas le seul écrit produit par ce dernier, d’autres ouvrages illustrent sa vie, sa pensée et son itinéraire révolutionnaire, tels que, *l’Apartheid* (1965), *Le temps est venu. Discours de Nelson Mandela* (1994), suivi de *Éveillez-vous à la liberté, discours de Jawaharlal Nehru, 14 août 1947* (2010), *Une minute peut changer le monde* (2011), *Conversations avec moi-même* (2011), préface de Barack Obama, ou encore, *Pensée pour moi-même, Citations* (2012). La vie de Nelson

Mandela a inspiré des auteurs, qui à leurs tour ont retracé la vie du combat de cet héros de l’histoire de l’Afrique du Sud : *Nelson Mandela, un homme d’exception*, par Nelson Kadir (2006), *Les chemins de Nelson Mandela : 15 leçons de vie, d’amour et de courage* (2012) par Richard Stengel, *Nelson Mandela, humble serviteur de son peuple* (2013) par Philippe Barbeau, et *Nelson Mandela, un combat pour la liberté* (2014), écrit par Jean-François Demy. À sa mort à l’âge de 95 ans, le monde entier lui a rendu un immense hommage, ce n’est que justice pour un leader majeur de l’Humanité.

Note

1. Signifie littéralement « tirer la branche d’un arbre », dans le langage courant, cela signifie « celui qui crée des problèmes ».



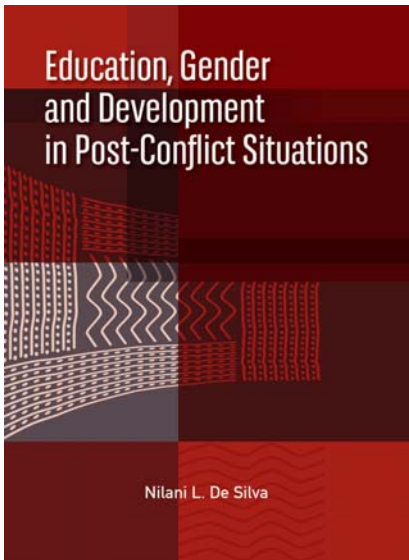
Education, Gender and Development in Post-Conflict Situations

Nilani De Silva

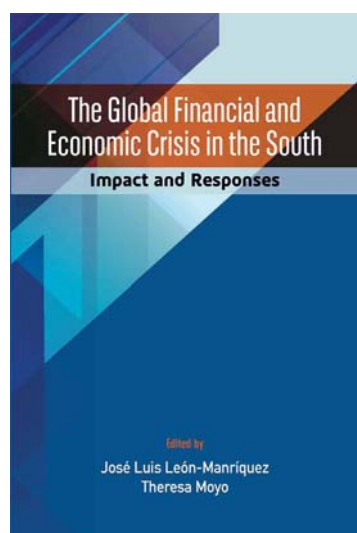
Gender, Development and Education in Post Conflict Situations attempts to analyse both macro and micro factors that negatively impact girls’ education in post-war contexts. The findings in this book on top of providing the constraints that gender and education face in post-war countries, but proposes how national governments working with civil society and multilateral organisations can develop appropriate strategies to overcome obstacles that hinder gender equality and equity in education. Furthermore, given the multiple changes that post-war societies go through, it is important to find out how girls’ education is moulded in the transition period. The findings in the book show that the factors preventing girls from benefiting from education include lack of innovative teaching methods; gender discrimination and exploitation; irrelevant curriculum; unsafe educational environments; household conditions and; increased household expenditure; a lack of community involvement; and the gulf between the education planners on the one hand and the learners and their communities on the other. The book suggests that civil society organisations at the grassroots level including women groups should be consulted by education planners in the process of policy formulation for schools. The civil societies’ capacity or lack of it must be kept in mind in the process of such consultations most especially in post-war situations.

ISBN: 978-2-86978-603-5

Pages: 176



CODESRIA Publications: www.codesria.org



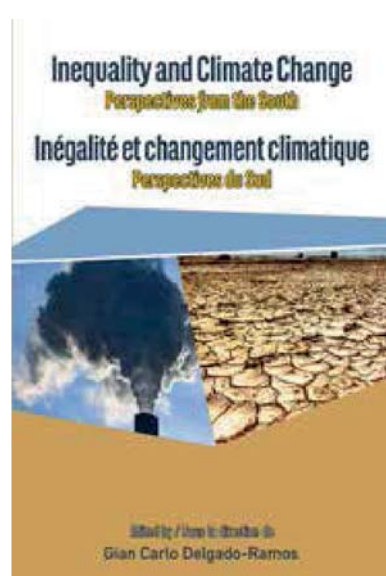
The Global Financial and Economic Crisis in the South

Edited by José Luis León-Manríquez and Theresa Moyo

This book is the outcome of a South-South conference jointly organized by the Asian Political and International Studies Association (APISA), the Latin American Council of Social Sciences (CLACSO) and the Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA) in Dakar, Senegal, May 2012. The conference was organised in response to the financial crisis of 2008 which started in the United States and Europe, with reverberating effects on a global scale. Economic problems emanating from such crises usually leave major social and structural impacts on important sectors of the society internationally. They affect living standards and constrain the well-being of people, especially in poor countries. Persistent problems include high unemployment, increased debt and low growth in developed countries, as well as greater difficulties in accessing finance for investment in the developing world. There is a need for countries in the South to examine the available options for appropriate national and regional responses to the different problems emanating from the economic crisis. This book attempts to provide ideas on some strategic responses to the disastrous impact of the crisis, while keeping in mind the global common interest of the South.

ISBN: 978-86978-637-0

Pages: 360



“Inequality and Climate Change: Perspectives from the South”

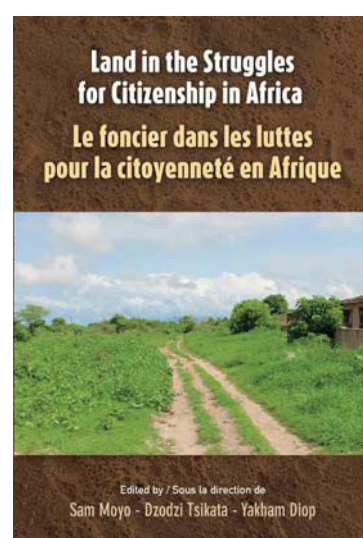
Inégalité et chagement climatique : Perspective du Sud

Edited by / Sous la direction de Gian Carlo Delgado-Ramos

Climate change is one of the most pressing challenges of the twenty-first century. Anthropogenic activities, such as fossil fuel consumption and other activities focused on enhancing economic growth, have been identified as the main drivers of changes in the environment that defy planetary boundaries. The transgression of planetary boundaries has profound implications for practically all biophysical and human systems and their impact could also be related to the exacerbation of existing problems such as land tenure insecurity, poverty and inequality, marginalization of poorer populations, climate induced migration, and resource wars or conflicts. From a global-South point of view, research on the multifaceted nature of climate change is thus necessary and appropriate, including the analysis of socioeconomic, political and cultural aspects. This book is an outcome of the Comparative Research Workshop on “Inequality and Climate Change: Perspectives from the South” of the South-South Collaborative Programme of CLACSO-CODESRIA-IDEAS. It gathers a diversity of case studies from the South with ample biophysical differences and particular social and cultural realities. As such, it is a fresh contribution offering a vantage point from which to examine some of the current perspectives on inequality and climate change.

ISBN: 978-86978-645-5

Pages: 197



Land in the Struggles for Citizenship in Africa

Le foncier dans les luttes pour la citoyenneté en Afrique

Edited by/ sous la direction de Sam Moyo, Dzodzi Tsikata et Yakham Diop

The variety of land questions facing Africa and the divergent strategies proposed to resolve them continue to evoke debates. Increasingly, in response to the enduring problems of land tenure, there are land movements of all shapes and orientations, some reformist and others quite revolutionary in their agenda. However revolutionary, land movements have tended to ignore the land tenure interests of women, pastoralists, youth and indigenous people. Several of these longstanding and emerging issues in land tenure include the role of the state in land tenure reforms; urban land questions, the nature of land struggles and movements; and, the impact of land tenure developments on particular social groups and countries. An overarching concern is the extent to which land rights are being commodified, through the conversion of land held under customary tenure systems into marketised systems. The consequences of this include growing land concentration, land tenure insecurities, diminishing access to land by various sections of society, including the poor, women and less dominant ethno-religious groups. This volume brings together different studies on Africa's land questions exploring emerging land issues on the continent in terms of the wider questions of development, citizenship, and democratisation. The chapters discuss the land question through a variety of themes. Some focus on the agrarian aspects of the land questions, while others elucidate the urban dimensions of the land question.

ISBN: 978-86978-636-3

Pages: 382

Africa

CODESRIA Publications

Avenue Cheikh Anta Diop x Canal IV
BP 3304, Dakar 18524 Senegal
Email: codesria@codesria.sn/
publications@codesria.sn
Web: www.codesria.org

Librairie CLAIRAFRIQUE

(Site Université)
BP 2005 Dakar – SENEGAL
Tel : +221 33 864 44 29 / 33 869 49 57
Fax : +221 33 864 58 54

Mosuro/The Booksellers Ltd.

HQ: 52 Magazine Road,
Jericho, P.O.Box 30201 / Ibadan, Nigeria
Tel: 02-241-3375 / 02-7517474
GSM: 08033229113 / 08078496332 /
8033224923
Kmosuro@aol.com / mosuro@skannet.com

Librairie Kalila Wa Dimna

344, avenue Mohammed V
Rabat – MAROC
Tél : 00 212 5 37 723106
Fax : 00 212 5 37 722478
kalila@menara.ma

Editions Cle

Yaoundé Av+G4 FOCH, BP 1501
Yaounde, Cameroun
Tél.: +237 22 22 27 09
77 98 48 21
99 58 06 39

University Bookshop Makerere

P.o Box 33062
Tel: +256-414 543442
Fax: +256-414-534973
Mobile: +256-772-927256

Outside Africa

African Books Collective

PO Box 721
Ferry Hinksey Road
Oxford, OX1, 9EN, UK
Email: abc@africanbookscollective.com
Web: www.africanbookscollective.com